



Newsletter 2/2022



IMPRESSUM

Rédaction • Natalie Tarr

Mise en page • Layout: Veit Arlt

Relecture • Korrekturlesen: Veit Arlt, Isabelle Chariatte, Adeline Darrigol, Djouroukoro Diallo, Christine Le Quellec Cottier, Natalie Tarr

Site web • Webseite: www.sgas-ssea.ch

Abonnement List-serv • Abbonierung List-serv: sekretariat@sgas-ssea.ch

La Newsletter de la SSEA est publiée avec le concours de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales. Les articles et informations publiés, tout comme les opinions qui y sont exprimées, sont sous l'entière responsabilité de leurs auteurs, et ne sauraient être considérés comme reflétant l'opinion de la SSEA.

Der Publikationsbeitrag der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften sei dankend erwähnt. Die Verantwortung für die Inhalte der veröffentlichten Beiträge und Informationen liegt bei deren Autoren. Die darin enthaltenen Standpunkte decken sich nicht immer mit jenen der SGAS.

Cover: Students from universities all across Europe, from Romania to Portugal and from Sardinia to Sweden, gathered in Basel for the Second European Students' Conference on African Studies, which provided a great platform for the participants to exchange (picture: Ivanca Kočišová 2022).

TABLE DES MATIÈRES • INHALTSVERZEICHNIS • TABLE OF CONTENTS

ÉDITORIAL • EDITORIAL

COMMUNICATIONS • MITTEILUNGEN

Protokoll der 48. Mitgliederversammlung der SGAS • Procès-verbal de la 48^e assemblée générale de la SSEA

Annual report of the presidency for the year 2022

The African Bookshelf

Publication de thèses • Publikation von Dissertationen • Publication of Theses

ÉVÈNEMENTS • EVENTS • VERANSTALTUNGEN

ANNONCES • ANKÜNDIGUNGEN • ANNOUNCEMENTS

19th Biennial IASC Conference: The Commons We Want

COMPTE RENDUS • BERICHTE • REPORTS

Second European Students' Conference in African Studies (SESCAS)

7th Swiss Researching Africa Days • 7^{es} Journées suisses d'études africaines

The Politics of Collaboration in North-South Research

Basel Debates – Was kümmert uns "Afrika"?

Salon africain du livre à Genève

Soirée littéraire avec Oswald Lewat (Literaturhaus Basel)

YOUNG SCHOLARS • JEUNES CHERCHEURS • NACHWUCHS

Ghana's Public-Private Partnership with Novartis in the Field of Sickle Cell Disease

RENCONTRES • BEGEGNUNGEN • ENCOUNTERS

Bringing African Voices to Swiss Homes: An Interview with Ruedi Küng 37

PUBLICATIONS • PUBLIKATIONEN

COMPTE RENDUS • BESPRECHUNGEN • REVIEWS

• Laude Ngadi Maïssa : Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir 40

ANNONCES • ANKÜNDIGUNGEN • ANNOUNCEMENTS

• Idrisse Désiré Machia A Rim : Les relations entre la Suisse et le Cameroun des indépendances à nos jours (1961–2013) 43

• Djouroukoro Diallo, Thomas Bearth (eds): African Multilingualism and the Agenda 2030 / Multilinguisme africain et l'Agenda 2030 43

• André Chappatte: In Search of Tunga. Prosperity, Almighty God, and Lives in Motion in a Malian Provincial Town 45

• Lukas Meier: Mazumbai. Eine Familiengeschichte zwischen Tansania und der Schweiz 46

• Kenny Cupers, Sophie Oldfield, Manuel Herz, Laura Nkula-Wenz, Emilio Distretti, and Myriam Perret (eds): What Is Critical Urbanism? Urban Research as Pedagogy 47

• Sandra Schlumpf: Voces de una comunidad africana poco visible: los guineoecuatorianos en Madrid 47

• Caroline Jeannerat: An Ethnography of Faith. Personal Conceptions of Religiosity in the Soutpansberg, South Africa, in the Early 20th Century 48

ÉDITORIAL • EDITORIAL

■ ANNE MAYOR, CO-PRÉSIDENTE

Ce numéro de notre Newsletter rend admirablement compte de cette année de reconnexion après la parenthèse Covid, et du plaisir retrouvé des rencontres et des échanges en présentiel. Ces derniers s'enrichissent en plus maintenant de certaines pratiques apprises lors des confinements successifs, comme la visio-conférence, permettant de mieux intégrer nos collègues et partenaires d'Afrique, et d'entendre leurs voix en l'absence de déplacements physiques possibles ou souhaités. Les comptes-rendus des étudiant.e.s à propos de la seconde conférence européenne des étudiant.e.s en études africaines (SESCAS), organisée à Bâle, ainsi que des 7^{èmes} journées suisses d'études africaines, tenues à Berne, en témoignent tout particulièrement.

L'un des grands thèmes abordés est celui de la décolonisation des pratiques et des savoirs, que ce soit dans le domaine académique ou muséal. Anja Soldat résume bien les interventions et les discussions qui ont eu lieu à ce propos à Berne lors de deux panels et de la discussion plénière finale, et qui se poursuivront à n'en pas douter à l'avenir, le sujet étant loin d'être clos. En effet, des questions essentielles se posent : qui a le droit de produire un discours et qui en bénéficie ? Qui peut parler pour qui, quand, comment et pourquoi, et qui en décide ? Décoloniser devrait rimer avec collaborer, en trouvant des solutions pour que cette collaboration soit la plus équitable – ou la moins déséquilibrée – possible, plutôt que rimer avec s'enfermer et exclure. Une rencontre est prévue à Lausanne en avril 2023, avec le titre « D'où tu causes ? », avec l'objectif de confronter les points de vue sur ces questions très actuelles.

Enfin, il faut noter le dynamisme des événements ou publications en lien avec la littérature africaine, que ce soit à l'occasion du Salon du livre de Genève, d'une soirée littéraire à Bâle ou de la parution de l'important ouvrage « Africana : Figures de femmes et formes de pouvoir », édité par Chistine Le Quellec Cottier et Valérie Cossy, qui fait suite à la conférence organisée par notre société en 2020 à Lausanne, en pleine pandémie. Soulignons aussi la parution très attendue de l'ouvrage « African Multilingualism and the Agenda 2030 / Multilinguisme africain et l'Agenda 2030 », édité par Djouroukoro Diallo et Thomas Bearth dans notre série chez Lit Verlag, qui fait également suite à une conférence soutenue par notre société, et qui a été présenté lors d'un book launch à Berne (cf photo p. 22).

J'aimerais terminer en souhaitant la bienvenue à tous les nouveaux membres, de plus en plus jeunes et multiculturels, qui permettent à notre société de s'afficher comme un espace de réflexion et de dialogue inclusif sur des sujets d'actualité ou de recherche fondamentale.

Anne Mayor, co-présidente

Genève, 10.12.2022

COMMUNICATIONS DU COMITÉ • MITTEILUNGEN DES VORSTANDS • COMMUNICATIONS

PROTOKOLL DER 48. MITGLIEDERVERSAMMLUNG DER SGAS • PROCÈS-VERBAL DE LA 48^E ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SSEA

BERN, 28.10.2022

TEILNEHMENDE • LISTE DES PARTICIPANT.E.S

Anja Soldat (Protokoll • procès-verbal), Faduma Abukar, Michael Aeby, Veit Arlt, Alvine Henriette Assembe Ndi, Antomella Kornegie Atipo, Ayé Clarisse Hager-M'Boua, Eleonore Baum, Mario Behrens, Ambroise Bulambo, Sewoenam Chachu, Isabelle Chariatte, Geoffroy Damien, Djouroukoro Diallo, Hugues Diby, Piet van Eeuwijk, Samantha Marie Gamez, Tobias Haller, Alice Hertzog, Mohomodou Houssoubou, Aminata Kassambara, Ruedi Küng, Daniel Künzler, Thomas Laely, Christine Le Quellec Cottier, Anne Mayor, Sandra Mooser, Laude Ngadi Maïssa, Claire Nicolas, Brigit Obrist, Stephen Okumu Ombere, Rafaela Renata de Oliveira da Silva, Babatunde Owolodun, Didier Péclard, Jamie Pring, Juliette Réflé, Idrisse Renaud Coissey, Dagna Rams, Hervé Roquet, Aline Nanko Samaké, Aminata Samb, Martina Santschi, Jon Schubert, Gatoni Alexis Sebarenzi, Jessica da Silva Höring, Ueli Staeger, Natalie Tarr, Aïssatta Thiam, Henri Michel Yéré

ENTSCHULDIGT • EXCUSÉ.E.S

Gregor Dobler, Rudolf Fischer, Marita Haller, Ueli Homberger, Rita Kesselring, Marguerite Misteli, Raffaele Poli, Jacques Rial, Luccio Schlettwein, Herbert Schmid, Fiona Siegenthaler, Beat Sottas, Chinwe Speranza

1. GENEHMIGUNG PROTOKOLL GV 2021 • APPROBATION PROCÈS-VERBAL 2021

Das Protokoll der Mitgliederversammlung vom 26.11.2021 wird unter Enthaltung der Protokollführerin angenommen.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du 26.11.2021 est approuvé avec l'abstention de la rédactrice dudit procès-verbal.

2. JAHRESBERICHT DES PRÄSIDIUMS • RAPPORT ANNUEL DE LA PRÉSIDENTIE

Die Ko-Präsidentin Anne Mayor präsentiert den Jahresbericht (siehe Seiten 7–8 in diesem Newsletter).

La co-présidente Anne Mayor présente le rapport annuel (voir pages 7–8 de cette Newsletter-ci).

3. JAHRESBERICHT DES QUÄSTORS • RAPPORT ANNUEL DU TRÉSORIER

Der Jahresbericht des Quästors Veit Arlt zeigt, dass im Berichtsjahr die Ausgaben deutlich über den Einnahmen lagen und die Rechnung mit einem Negativergebnis von CHF -3758.15 schliesst. Grund dafür sind Vorauszahlungen in der Höhe von CHF 8923.80 für Beiträge der SAGW an den Newsletter (CHF 5300.00) und an Veranstaltungen (Wissensorte CHF 745.00 und Africana CHF 2878.80), die erst im Folgejahr vergütet werden. Der so korrigierte Saldo beträgt CHF 5165.65. Die Finanzlage der Gesellschaft ist somit stabil und sicher.

Selon le rapport du trésorier Veit Arlt les dépenses de l'année 2021 dépassent les recettes, avec pour conséquence une perte de CHF -3758.15. Ceci est dû à des contributions de l'ASSH avancées par la SSEA au montant de CHF 8923.80 qui n'étaient remboursées qu'en 2022 (Newsletter CHF 5300.00, Wissensorte CHF 745.00, Africana CHF 2878.80). Le résultat ainsi corrigé est donc positif avec CHF 5165.65. La tenue financière de la société est stable et assurée.

Einnahmen • Recettes:	CHF 16 052.13
Ausgaben • Dépenses:	CHF 19 810.28
Bilanz • Bilan:	CHF -3 758.15
Kapital am • Capital au 31.12.2021:	CHF 63 771.03

Nach Präsentation des Berichts der Revisoren wird die Jahresrechnung einstimmig unter Enthaltung des Quästors angenommen und, wie von den Revisoren Piet van Eeuwijk und Beat Sottas empfohlen, dem Vorstand Décharge erteilt.

Suite à la présentation, l'assemblée approuve avec l'abstention du trésorier le rapport financier et, selon la recommandation des réviseurs Piet van Eeuwijk et Beat Sottas, accorde décharge au trésorier et au comité.

4. INFORMATIONEN AUS DEM VORSTAND • INFORMATIONS DU COMITÉ

An der Mitgliederversammlung 2023 steht die Wiederwahl des Vorstands an.
Lors de l'assemblée générale 2023 le comité doit être réélu.

5. AUFNAHME NEUER MITGLIEDER • ADMISSION DES NOUVEAUX MEMBERS

Die Aufnahmeanträge von 31 Personen werden ohne Gegenstimmen gutgeheissen.
L'assemblée approuve à l'unanimité l'admission de 31 personnes.

Faduma Abukar	Antomella Kornegie Atipo
Alvine Henriette Assembe Ndi	Eleonore Baum
Mario Behrens	Sewoenam Chachu
Jéssica da Silva Höring	Samantha Marie Gamez
Desirée Gmür	Max Hufschmidt
Virginia Iglesias	Thanushiyah Korn
Brigitte Kürsteiner	Sandra Mooser
Babatunde Owolodun	Juliette Refle
Youcef Reggai	Hervé Roquet
Aline Nanko Samaké	Aïda Murielle Samb
Nathalie Claire Schöbitz	Alina Schönmann
Gatoni Alexis Sebarensi	Aissatta Thiam
Braida Thom	Larissa Tiki Mbassi
Elizabeth Tilley	Tesfaye Wondyifraw Tsegaye
Yannick van den Berg	Wiebke Wiesig
Oluwaseun Williams	

Demgegenüber sind im Berichtsjahr zehn Personen ausgetreten. Die Gesellschaft zählt demnach aktuell 289 Mitglieder und 121 Korrespondierende.

Dix personnes ont démissionné, la société compte donc à présent 289 membres et 121 correspondant.e.s.

Der schon 2020 altershalber ausgetretene Archäologe und Ethnologe Alain Gallay (10.03.1937–21.12.2021), der an der Universität Genf lehrte, ist inzwischen leider verstorben.

Alain Gallay (10.03.1937–21.12.2021), ancien archéologue et ethnologue à l'Université de Genève, qui avait démissionné en 2020 en raison de son âge avancé, est décédé en décembre 2021.

6. INFORMATIONEN AUS DER SAGW • NOUVELLES DE L'ASSH

Die SAGW führt ihre Veranstaltungsreihe «La Suisse existe – la Suisse n'existe pas» diesmal mit dem Rahmenthema «Kulturelle Partizipation» fort. Christine Le Quellec Cottier wird in diesem Kontext eine öffentliche Veranstaltung in Lausanne organisieren. Die Gesprächsrunde mit dem Titel «D'où tu causes ?» soll unterschiedliche Sichten aufs Thema ermöglichen und stellt dabei die Beziehungen zwischen Europäer:innen, Afrikaner:innen und Afropäer:innen ins Zentrum.

L'ASSH continue son série d'évènements « La Suisse existe – la Suisse n'existe pas » en 2023 avec la thématique « Participation culturelle ». Christine Le Quellec Cottier va organiser une manifestation publique dans ce contexte à Lausanne. « D'où tu causes ? » veut, au format d'une table ronde publique, faire entendre différents points de vue, en ciblant les liens entre Européen.ne.s, Africain.e.s et Afropéen.ne.s.

7. VARIA

Die Anwesenden sind herzlich zum Apéro im Restaurant Injera eingeladen.
Tous et toutes présent.e.s sont invité à l'apéritif au restaurant Injera.

ANNUAL REPORT OF THE PRESIDENCY FOR THE YEAR 2022

CONFERENCES 2022

Four events took place in 2022:

- **Second European Students' Conference in African Studies, SESCAS** (University of Basel, 31.08.–02.09.2022)
This meeting was organized by Masters' students of the Universities of Basel and Geneva in order to increase the exchange among students from various African Studies programs at the European level and to create networks within Switzerland and Europe.
- **Conference Africa's Urban Futures** (University of Geneva, 15.–16.09.2022)
This international conference was mostly about the government of urban spaces, urban capitalisms, and imaginaries. It included two public side events with a film maker and African artists. It featured a good mix of PhD students and more advanced researchers representing a wide variety of disciplines. A considerable number of the participants was based in Africa.
- **Celebrating 75 years of SAGW** (Bern, 17.09.2022)
The Society had a slot at the booth of Section IV to represent African Studies in Switzerland through discussions with the public.
- **7th Swiss Researching Africa Days** (University of Bern, 28.–29.10.2022)
The two days' conference was well attended and the participants were very happy to be able to meet again in person. It offered eight panels, a round table, a book launch, a poster exhibition, and a conference evening with music and dinner.

PUBLICATIONS

- *Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir*, edited by Christine Le Quellec Cottier and Valérie Cossy, was published by Classiques-Garnier (Paris). It contains some thirty contributions by scholars in Africa, Europe, and the USA and interviews with creative writers. The publication is open access and can be downloaded from the publisher's website.
- A special issue of the journal *Carnets de littératures africaines*, edited by Anaïs Stampfli and Christine Le Quellec Cottier for the Association pour l'étude des littératures africaines (APELA), with the title *Approches pluridisciplinaires et post-coloniales de la traduction en Afrique* features the contributions to the panel with the same title held at the Swiss Researching Africa Days 2020.
- The volume *African Multilingualism and the Agenda 2030 / Multilinguisme africain et l'Agenda 2030*, edited by Djouroukoro Diallo and Thomas Bearth, was published as volume 15 in our series with Lit publishers. It features ten chapters discussing multilingual practices in various contexts and countries.

COORDINATION

- The first issue of the Newsletter 2022 was published in June, and the second in December 2022.
- The digitization of the archives of the Society is completed. Considerable gaps in the documentation became manifest, however, which we hope to close by and by.

PLANNING 2023

In the next year, the following events will be held under the auspices of the Swiss Society for African Studies:

- **D'où tu causes?**

This event in the framework of the public series *La Suisse existe – La Suisse n'existe pas* will be organized in April 2023 (Christine Le Quellec Cottier), in a public space in Lausanne, in order to discuss the issue of who is legitimized to speak and on what topics.

- **The Commons We Want**

Co-organized by the University of Nairobi and University of Bern (Tobias Haller) for the International Society for the Study of the Commons, this conference will be held in Nairobi from 19.–24.06.2023.

- **Conjunctions of Archives and Public Spheres**

This conference organized at the Centre for African Studies Basel in cooperation with the Basler Afrika Bibliographien and in connection with the SNSF research project *The (In-)audible Past* will be held at the end of October 2023.

- **The Power of Images: Visual materials in sexual and reproductive health interventions targeting youth in Africa**

This conference proposed by Natalie Tarr (Center for African Studies, University of Basel and Swiss TPH) is reported to a later date.

Anne Mayor, 11.12.2022

ANNOUNCEMENT: THE AFRICA BOOKSHELF – A VIRTUAL LIBRARY OF FICTION AND FACTION FROM AND ON AFRICA

■ NATALIE TARR AND GIOVANNI CASAGRANDE

The library at the Swiss Tropical and Public Health Institute (Swiss TPH) features a new tool accessible via *Swisscovery*, *The Africa Bookshelf*. It is a list of works of fiction and faction, whose stories are situated in Africa. Linguistic Anthropologist Natalie Tarr, based at the Centre for African Studies at the University of Basel and at Swiss TPH, compiled this list with the idea of offering possibilities to colleagues and anybody interested in getting to know a place, situation, people, or a society differently, maybe better, maybe from a whole new vantage point.

As scholars, we spend a lot of time reading academic articles. The place of fiction and faction in the production of knowledge and for expanding one's ideas on a particular historical moment, a specific place or people, is rarely on the agenda of academic



researchers. As a form of art, fiction does not reproduce reality, but it makes certain things visible, says Christine Le Quellec Cottier (University of Lausanne) along with Paul Klee (see the report on the Swiss Researching Africa Days 2022 in this Newsletter, p. 22). Fiction allows an access to reality that readers do not feel needs to be verified. It can transform the reader, not because of the subject, but of how this subject is imagined through language.

The books on *The Africa Bookshelf* are written by authors from the continent and beyond. Together with Giovanni Casagrande, head of the Swiss TPH library and documentation services, *The Africa Bookshelf* wants to offer colleagues across the disciplines the opportunity to access this additional knowledge in an easy and uncomplicated way. All those interested in adding another perspective on the place/country/society/people they are working in and with may consult *The Africa Bookshelf* for books beyond their usual disciplinary and methodological comfort zones via the Swisscovery network.

The Africa Bookshelf is a list that will never be complete—and it is meant to be interactive. Anybody interested may add a title or comment. The only prerequisite for adding a book is that the narration is situated in Africa and that the person adding it to the list has read it personally.

We welcome all additions to and comments on *The Africa Bookshelf* and are looking forward to your ideas, critique, and recommendations here: library@swisstph.ch.

We hope you enjoy the list and look forward to reading you soon!

Natalie Tarr is a linguistic anthropologist at Swiss TPH and at the Centre for African Studies, University of Basel. Her main interests in research include the communication between institutions and citizens in West and East Africa. She is co-curator of *The Africa Bookshelf*. Contact: natalie.tarr@bluewin.ch.

Giovanni Casagrande is head of the Swiss TPH library and documentation services. Giovanni is the co-curator of the project; he has put the project online and is responsible for keeping the list up and running. Contact: giovanni.casagrande@swisstph.ch.

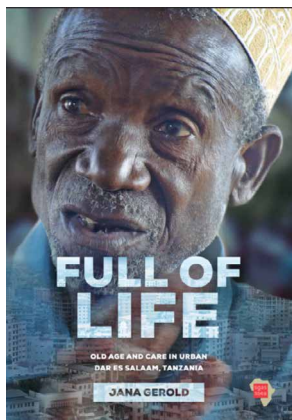
Link: <https://tinyurl.com/Africabookshelf>

PUBLICATION OF DOCTORAL DISSERTATIONS

The series *Schweizerische Afrikastudien / Études africaines suisses* (Lit publishers) is open for doctoral theses from Swiss universities that have earned the grade 5.5 (insigni cum laude) or in French “mention très bien”.

The supervisors of the thesis must submit the assessments of the examiners to the board of the Society, and confirm in writing that all stipulated amendments have been effected, that the text has been fully edited and that it is ready for publication.

Since the Society at this stage cannot introduce a special publication board and peer review process it neither offers financial support for the publication nor engages in editorial tasks. Both are the sole responsibility of the author and supervisors.



Jana Gerold: *Full of Life. Old Age and Care in Dar es Salaam, Tanzania* (Schweizerische Afrikastudien – Etudes africaines suisses, Vol 11). Münster 2017 (Lit-Verlag).

PUBLICATION DE THÈSES

La série *Études africaines suisses* chez Lit-Verlag est ouverte aux thèses doctorales inscrites dans une université suisse et ayant reçu la mention « très bien » ou « insigni cum laude » soit, au minimum, la note de 5.5.

Les directeurs de thèse mettent à disposition du comité le rapport des membres du jury ou des experts, accompagné d'une déclaration écrite stipulant que l'ensemble des modifications a été effectué et que le manuscrit est complet et prêt à être publié.

Il est à noter que la SSEA n'offre aucun soutien financier ni service pour la publication de thèse. En effet, la mise sur pied d'un comité de lecture, exigée pour toute évaluation d'un manuscrit, n'est pas prévue, ni réalisable pour l'instant.



Pascal Schmid: *Medicine, Faith and Politics in Agogo. A History of Health Care Delivery in Rural Ghana, ca. 1925 to 1980* (Schweizerische Afrikastudien – Etudes africaines suisses Vol. 13). Münster 2018 (Lit-Verlag).

PUBLIKATION VON DISSERTATIONEN

Die Serie *Schweizerische Afrikastudien* beim Lit-Verlag ist für die Publikation von Dissertationen schweizerischer Universitäten geöffnet. Diese müssen die Mindestnote 5.5 (insigni cum laude oder «mention très bien») erreicht haben.

Die Betreuer der Arbeit stellen dem Vorstand die Gutachten zur Arbeit zur Verfügung und bestätigen schriftlich, dass alle Auflagen zur Überarbeitung erfüllt wurden, das Manuskript vollständig redigiert wurde und zur Publikation bereit ist.

Finanzierung und Realisierung der Publikation liegen in der alleinigen Verantwortung der Autoren und Betreuer. Zum jetzigen Zeitpunkt kann und will der Vorstand keine Publikationskommission und Prüfverfahren einführen. Die SGAS kann folglich weder einen finanziellen Beitrag leisten, noch Redaktionsarbeiten übernehmen.

Albert Kazaura Tibaijuka: *Multinational Mines and Communities of Place. Revisiting the Stakeholder Dialogue Discourse in Geita, Tanzania* (Schweizerische Afrikastudien – Etudes africaines suisses, Vol. 16). Münster 2020 (Lit-Verlag).



Albert Kazaura Tibaijuka

Multinational Mines and Communities of Place

Revisiting the Stakeholder Dialogue Discourse
in Geita, Tanzania

LIT



ÉVÈNEMENTS • VERANSTALTUNGEN • EVENTS

BIENNIAL IASC CONFERENCE: THE COMMONS WE WANT (NAIROBI, 19.–24.06.2023)

The conference of the International Association for the Study of the Commons (IASC) will explore historical legacies and future collective actions. The IASC has been shaping the debate on alternative development pathways by way of putting the commons at center stage. In times of profound crises, we have seen states being caught up in emergency mode. This unfolds, among other things, in a tendency to respond within the confines of national borders. It also highlights the importance of building genuine resilience that leaves no one behind.

In all its diversity, the African continent is particularly exposed to shocks and the risk of losing decades of development accomplishments is conspicuous. Therefore, in the context of the pandemic, building resilience for a broad range of societies has become ever more pertinent, but the framework conditions to do so remain under-discussed. The global IASC conference will open up a space to mobilize this very debate. Taking place at the University of Nairobi, but co-organized with the Centre for Integrated Training and Research in Arid and Semi-arid Lands Development (CETRAD), the University of Bern (Institute of Social Anthropology ISA, Centre for Development and Environment CDE), and the Swiss Tropical and Public Health Institute (Swiss TPH), and the Swiss Society for African Studies (SSAS), the discourse on commons and commoning will be prominently staged so as to broadly explore the contributions of the concept of the commons to build resilience in and beyond crises.



The conference provides a much-needed link to future-oriented research and practice perspective with a look back, since many legal and structural legacies predetermine possible development pathways. This reflection shall help to position the commons debate in the context of the Agenda 2030 and contribute to making the transformation towards the SDGs a more commons-oriented and participatory endeavor.

Further Information: <https://2023.iasc-commons.org/>

REPORT: SECOND EUROPEAN STUDENTS' CONFERENCE ON AFRICAN STUDIES, SESCAS (BASEL, 31.08.–02.09.2022)

■ RALUCA MARCU, XIAO MENG, VEIT ARLT, THE SESCAS TEAM, AND PARTICIPANTS

At the end of August 2022, 72 young scholars from more than ten European (from Romania to Portugal and from Sweden to Sardinia) and African countries (DRC and Cameroon, not mentioning the African students from European universities) convened at the University of Basel for the *Second European Students' Conference on African Studies (SESCAS)*.



The SESCAS team had selected 24 papers organized in eight thematic panels. In addition, there were two keynote addresses, three workshops, side events, and ample time for socializing. The organizers had originally intended to avoid parallel sessions but in the end could not entirely avoid them. Sharing their feedback, some participants would have liked to catch all sessions.

The first day was memorable with its networking, visiting and group activities, but also the different exhibitions. (anonymous feedback from a participant)

On the first day, a workshop challenging internalized imaginaries in African Studies assisted participants to get to know each other (pictures: Ivana Kočišová 2022).





In his compositions, jazz musician Benjamin Jephta (Cape Town) engages with the complex identity politics of South Africa. He delivered a captivating keynote (picture: Ivana Kočišová 2022).

The organizers dedicated the first day to networking, allowing all present to get to know each other and the site of the conference, connecting to the space the SESCAS team had created for them. Participants rallied at the conference venue, registered, and enjoyed the welcome coffee before they got a guided tour of the Basler Afrika Bibliographien or a guided tour discussing African issues in the Basel city scape. This was followed by the workshop *Learning to Unlearn. Challenging Internalized Imaginaries in African Studies* led by Danielle Isler, an alumna of the Masters' program in African Studies at the University of Basel and now PhD student at the University of Bayreuth. A keynote address presented by Randin Nicolas, head of the Analysis and Policy Division of the Swiss Agency for Development and Cooperation (SDC), rounded off this first day. This keynote was organized by the students from the Masters' program *Études africaines* at the University of Geneva was followed by a reception.

It was enriching both for meeting other scholars and also on a personal level. SESCAS organizers have made the right choice of participants. (anonymous feedback from a participant)

The second day of the conference was about *us* (i.e. students in African Studies), about our identity, fluidity, and understanding who we are. The day was introduced by the keynote *Born coloured—not born free* by South African jazz musician Benjamin Jephta who in his compositions explores the complexity of identities in South Africa today.

Ellen Sow (left, organizing team) with some of the participants from African Studies programs all over Europe (picture: Ivana Kočišová 2022).



Panel one focussed on gender, non-normative relations, and the critique of heteronormativity within African Studies, while panel two explored what it means to be a woman in African societies today. In the afternoon, participants had the choice between a poster workshop and visiting exhibition displays. They then joined a *Living Library* session organized by Emanuel Brito revolving around African identities and experiences in Switzerland.

Then it was time to seize the warm summer evening and explore the town under the guidance of the local students.

The final moment, when we all said goodbye hoping to meet again in the future (...) was the most emotional for me because we felt everyone's wish to continue interacting, learning from each other, and not to end this experience with a simple goodbye. (anonymous feedback from a participant)

The final day of the conference was intended to connect all the remaining dots, encouraging the participants to keep in touch in future. The parallel panel sessions covered topics ranging from geopolitics, global health, artistic practices, ecology, archives, to memories of resistance. All these panels were generally moderated by younger scholars (i.e. doctoral students and postdoc fellows) in order to keep the hierarchies flat and make students comfortable.

[My personal take home message is] from Henri Michel Yéré's advice: "sustain this contact/bond, collaborate moving forward, do stuff together..." (anonymous feedback from a participant)

The final plenary, then, was fittingly introduced by Henri Michel Yéré, the first graduate of the African Studies program and today postdoc fellow at the Centre for African Studies Basel. He recalled his experience of the first *European Students' Conference on African Studies* held in Basel fifteen years ago and related how that event shaped sustained personal and intellectual networks. He encouraged the attendees to keep in touch and carry the momentum forward. This idea reverberated well with all participants who then split into groups to discuss their conference experience. When reporting to the plenary, the wish that the *European Students' Conference on African Studies* should be institutionalised, was clearly put on the agenda.

I enjoyed everything, however, if I had to choose, I will say my most memorable moment was the last event (the dinner and live music). The presentations were over, so everyone was more relaxed and we were able to mingle and simply have fun. (anonymous feedback from a participant)

During this closing session a thunderstorm broke loose, which flooded the basement of the building and thus the Versobar, i.e. the venue of the conference dinner. Luckily the firebrigade and the students managing the venue were able to dry out the place and, by the time the plenary ended, the premises were in a good state again. Accompanied by the sound of Benjamin Jephtha's quartet, participants enjoyed drinks before the sumptuous Ethiopian buffet prepared by Afrolicious was opened.

MAKING THE IMPOSSIBLE POSSIBLE (XIAO MENG, SESCAS TEAM)

At the end, we finally made it. The moment when we took photos with the participants, that kind of feeling was hard to express in one word. If allowed only one sentence, I would like to say: it was worth it!

I did not have any expectations coming in, other than meeting new people, presenting my topic, and exchanging ideas. However, this three days' conference turned out to be the best experience (beyond academics) of my life. (anonymous feedback from a participant)

As masters' students, honestly, I think, we are not defined as formal members of the academic research community. We are learners, we are the backup army. Some of us will take up a job in the industry in the future—maybe related to Africa, maybe not.

Gratitude was written big in this conference, which offered a beautiful and safe space for all participants (picture: Ivana Kočišová 2022).



Some of us will try to stay in the academic world. All the experience gained during the masters' study period prepares us to take decisions on our future. Our motivation for this conference was to offer students the opportunity to share their ideas and achievements. In this regard, I think we were successful. I hope in the end, the conference allowed all our participants to have the feeling of academic exchange.

With regard of the whole process of organizing a conference, I think the most impressive part is the importance of generosity and humanity of the conference organizers towards the participants. In this regard, adequate support by our funders and the university allowed us to make a difference, supporting participants who were lacking sufficient funds for accommodation and travel, assisting African participants to get their visa, and levying modest registration fees. Before this conference, I was not aware this might be possible and was discouraged to join international conferences. How could I possibly afford the air ticket? How could I get the visa? How could I afford the living expenses in a high-income country? It is the conference organizer who, ideally, connects various resource providers, makes the impossible possible, and connects minds.

However, in the year-long process we also experienced some hard times. From a super ambitious plan to a smaller but executable project, there were so many rounds of discussion marked by anger, tears, and frustration but also by laughter. Teamwork is never simply a slogan. All of us were working part time on the project and had to deal with heavy study tasks. For the success of such a project, mutual understanding is of greatest importance—a big thank you to all my teammates!

THE IMPORTANCE OF VALUES (RALUCA-MARIA MARCU, SESCAS TEAM)

Being part of the organizing team of the *Second European Students' Conference on African Studies* was definitely both challenging and beneficial on various levels. Nothing would have worked without a strong set of core-values. For us, one of the key principles was to engage with students around the globe, trying to break the barriers imposed by studying in Europe, which sometimes implies the bias of researching from a European point of view.

Another important aspect of our work was to find balance. We wanted to provide access to valuable academic knowledge and to create a lasting network of students (i.e. future scholars) interested in African Studies, while at the same time facilitating a suitable dynamic where students would feel safe, heard, appreciated, and, in the end, encouraged to continue their research. But in order to achieve this balance, we needed external help. We could not do it without our former colleagues', facilitators', and moderators' direct and indirect input.

Thus, only two months after we said "good-bye for now" to the SESCAS participants, I realize how many important lessons are grounded in this experience, inasmuch as there is no success in working alone. The "success" is definitely not limited to SESCAS alone, but pertains to any single aspect of tackling academic and non-academic issues.



Exhausted but relieved and happy at the end of the three days' conference: Organizing team member Raluca-Maria Marcu and volunteer Fabia Betschart (picture: Ivana Kočíšová 2022).

CHAPEAU, SESCAS-TEAM!

All I would like to add again is "big thanks again to you for organizing this amazing conference" and I hope another one will be organized in the near future. (anonymous feedback from a participant)

...I hope you will be able to organize it in the future for other students because it is a good forum for African students. I truly think it contributes to making African Studies less male, pale, and stale. (anonymous feedback from a participant)

You were all fantastic. You have all given us incredibly interesting days, full of good feelings, and friendships with incredible people that I hope I can cherish for life! Thank you team SESCAS. (anonymous feedback from a participant)

FUNDING

This project would not have been possible without adequate funding and we would like to thank the following donors for their generous support, allowing us to realize our potential and achieving our goal: the Swiss Academy of the Social Sciences and Humanities, the Freiwillige Akademische Gesellschaft Basel, the Carl Schlettwein Stiftung, the Max Geldner Stiftung, the Swiss Society for African Studies and the Centre for African Studies, University of Basel.

Xiao Meng and **Raluca-Maria Marcu** both study for the Masters' in African Studies at the University of Basel. Contact: xiao.meng@unibas.ch; r.marcu@stud.unibas.ch.

Veit Arlt is the executive secretary of the Centre for African Studies and facilitated the project in the framework of a two semesters' course at the University of Basel. Contact: veit.arlt@unibas.ch.

COMPTE-RENDU : 7^{ES} JOURNÉES SUISSES D'ÉTUDES AFRICAINES (UNIVERSITÉ DE BERNE, 28.-29.10.2022)

■ DAMIEN GEOFFROY ET ANNE-SOPHIE ZUBER

La Société suisse d'études africaines (SSEA) a pour but d'encourager les travaux de recherche portant sur l'Afrique. C'est dans cette optique qu'elle organise tous les deux ans un événement scientifique dénommé *Journées suisses d'études africaines* dont la septième édition s'est déroulée du 28 au 29 octobre 2022 à l'Université de Berne. Elle a réuni des spécialistes de l'Afrique issus principalement des universités suisses et africaines.

Dans leur propos introductif et devant un public nombreux, Didier Péclard (Université de Genève), Tobias Haller (Université de Berne) et Veit Arlt (Université de Bâle), co-organisateurs de l'événement, ont présenté les objectifs que poursuivent ces journées ainsi que la SSEA. Ils ont rappelé que la société vise une meilleure visibilité de la recherche scientifique sur l'Afrique en Suisse. Elle assure aussi la promotion des échanges interdisciplinaires entre les différents acteurs de ce domaine d'étude. Ainsi, l'édition de cette année a rassemblé de nombreux chercheurs de tous les niveaux (enseignants-chercheurs, postdoctorants, doctorants et étudiants en Master) provenant de différents domaines scientifiques et artistiques. Pendant ces deux journées, les intervenants ont présenté des communications au sein de neuf ateliers.

Les présentations et débats ont permis des échanges enrichissants autour des thématiques variées en lien avec l'Afrique, relevant des sciences humaines et sociales. Comme par le passé, des doctorants ont aussi présenté leurs projets de thèse à travers des posters. La manifestation s'est achevée par une table ronde organisée par les coordinateurs de la *Revue d'histoire contemporaine de l'Afrique* (RHCA), fondée à Genève en 2020 et accessible en ligne. Elle publie des articles traitant des faits historiques



relatifs à l'Afrique et éclairant sur les dynamiques du continent. C'est le cas du récent numéro consacré aux *Coopérations et circulations transimpériales en Afrique (fin du XIX^e siècle – années 1960)*.

En raison de notre spécialisation en études littéraires et sans toutefois exclure les autres activités scientifiques de ces journées, nous présentons particulièrement le panel intitulé *Another Way of Seeing : Fiction and faction from and on Africa*. Ce panel examinait les relations souvent complexes entre les représentations symboliques, imaginaires et leur usage commun afin d'attester la réalité factuelle. Natalie Tarr, spécialiste en anthropologie linguistique (Université de Bâle, Swiss Tropical and Public Health Institute), a ouvert le panel en analysant le terme fiction et le néologisme anglais *faction* désignant une articulation de faits réels dans des récits fictionnels. Pour elle, la fiction est envisagée comme une expérience réflexive, une manière de mieux

Didier Péclard et Tobias Haller constituent depuis la première édition ensemble avec Veit Arlt l'équipe d'organisation de cette conférence (photo: Veit Arlt 2022).

comprendre le monde, les gens et le temps ; elle est un mode d'accès à la réalité, plutôt par ses thématiques et ses caractéristiques que par une analyse esthétique. À travers des questionnements sociaux et politiques, la littérature serait dotée d'un pouvoir de compréhension de l'Autre et offrirait une perspective différente sur le monde, a conclu Natalie Tarr.

POTENTIALITÉS AFRO-FUTURISTES POUR LA RECHERCHE DÉCOLONIALE

Quant à Hervé Roquet (Université de Genève), il a analysé les usages des caméras filmant à 360 degrés en milieu urbain ; ce qui permet d'améliorer la représentation des scènes. Celles-ci sont moins réalistes, favorisant ainsi une perspective afro-futuriste qui génère un imaginaire autonome et local. Cette démarche témoigne de l'appropriation de l'avenir par une simulation numérique projetant une image de villes attractives et futuristes d'un point de vue technique. Cependant, parmi les imaginaires dominants de ces futurs africains, Hervé Roquet a souligné un usage de références et de temporalités passées qui sont déployées dans l'imaginaire présent ; cela influe sur les projections des villes futuristes, sortes de fantaisies post-coloniales qui ne renouvellent pas les imaginaires. Le doctorant genevois interroge la manière dont ces fictions de villes futures se matérialisent. En tant que géographe, il emploie la technologie de la réalité virtuelle pour explorer ce lieu futur. Son projet vise alors à valoriser l'urbanisme communautaire et le travail des habitants ; ce qu'il associe à une forme de désenchantement et de déconstruction par des scènes populaires et quotidiennes. Dans une perspective afro-futuriste, le vieux mythe de la science-fiction occidentale contrôlant le monde par les machines et la technologie est mis à l'écart afin de fonder un mouvement alternatif. Croisant les pratiques créatives et les enjeux sociaux, il crée l'espace de la *faction*.

LA PLUME FACE AU SABRE

Pour sa part, Isabelle Chariatte (Université de Bâle) a consacré son intervention à la représentation du djihadisme dans la littérature francophone africaine. Partant du constat général d'une forte présence des « fous de Dieu » au sein des médias occidentaux, Isabelle Chariatte met en avant les voix contemporaines du Sud sur ce phénomène. Elle s'intéresse en particulier aux regards littéraires sur le djihadisme, donc au travail d'écrivains qui s'emparent de l'actualité et de cette question dans leurs romans. Elle étudie la mise en fiction de la réalité djihadiste et sa transfiguration à travers les récits afin de créer un nouvel espace de réflexion. Sa démonstration identifie les pratiques formelles – narratives, énonciatives et lexicales – dans les œuvres de son corpus ; ce qui met à distance le terme *faction*, peu « utile ». Au terme de son exposé, elle conclut sur l'apport de la fiction dans le traitement de la problématique djihadiste : rendre complexe le débat public et remettre en cause des discours construits sur des antagonistes comme le bien et le mal.

LA PLUME CONTRE L'OUBLI

Rafaela de Oliveira (Université de Berne) a présenté le roman *Les Veilleurs de Sangomar* de Fatou Diome en mettant en exergue l'articulation entre les faits historiques et la création fictionnelle dans le récit. Son idée repose sur le fait que si la science a une fonction, il en est de même pour la littérature. Selon elle, l'utilité revient à la capacité à expliquer le monde et à trouver des solutions, à formuler des critiques et des dénonciations. Le roman analysé reprend l'histoire du naufrage du Joola, la catastrophe maritime la plus meurtrière de l'histoire ayant causé plus de 1860 victimes au large du Sénégal. Vingt ans après la tragédie, Fatou Diome décide de faire revivre les victimes de la tragédie par le biais d'une fiction articulée sur cet événement dramatique très souvent méconnu. Rafaela De Oliveira présente donc le roman comme une *faction* puisqu'il met en scène Sangomar, village réel, tout en donnant voix à un personnage imaginaire qui incarne le désespoir de ceux qui ont perdu leurs proches. Les ombres



Les linguistes Djouroukoro Diallo et Thomas Bearth ont coordonné le panel portant sur les enjeux et les pratiques du multilinguisme, notamment en contexte médical. Puis, ils ont présenté leur ouvrage intitulé *African Multilingualism and the Agenda 2030 / Multilinguisme africain et l'agenda 2030* (photo : Veit Arlt).

esthétique aux enjeux spécifiques à l'instar de la représentation d'un monde ou d'une conscience : par une esthétique se crée un rapport au monde... qui n'est pas le monde, souligne-t-elle. Par conséquent, la fiction a un statut singulier vis-à-vis d'autres formes de discours. En définitive, la revendication de la fiction en tant qu'art, et de l'imaginaire comme une réalité en soi, permet de dépasser des catégorisations simplistes qui se fondent uniquement sur une bipartition entre *faits réels* et *faits imaginaires* dans le champ de la littérature ; cela rend, selon elle, le mot *faction* caduque.

Après des questions du public, le panel s'est terminé sur l'annonce de la création d'une bibliothèque virtuelle accessible en ligne (The Africa Bookshelf – voir l'annonce dans cette newsletter, p. 8) offrant une multitude de textes sans catégorisation pour que le lecteur/la lectrice ait toute liberté d'approche.

À la suite de ces premières stimulantes présentations, huit autres panels – déroulant chacun une série de communications – se sont succédé au fil des deux journées. Les thèmes concernaient le continent africain et relevaient des disciplines scientifiques ou des sciences humaines. Durant la matinée du premier jour, deux panels ont été présentés en parallèle concernant respectivement l'alimentation et la question, souvent délicate, de la transition démocratique. L'après-midi, les panels ont traité, selon des approches pluridisciplinaires, des problématiques liées à la santé en Afrique à travers l'intervention en visioconférence de plusieurs chercheurs africains.

Lors de la deuxième journée, plusieurs panels ont abordé la question de la décolonisation de la recherche – et donc des modalités de la coopération scientifique, qu'il

qui l'habitent et les esprits des ancêtres de la tradition sérère offrent une médiation permettant de surmonter le deuil et de dépasser le drame qui s'est produit à Joola.

« L'ART NE REPRODUIT PAS LE VISIBLE : IL REND VISIBLE » (PAUL KLEE)

Pour conclure ce panel, Christine Le Quellec Cottier (Université de Lausanne) a réalisé une synthèse des interventions en relevant les liens littéraires entre fiction et *faction*. Reprenant la définition de la fiction de Françoise Lavocat, l'enseignante-chercheuse présente la fiction comme un art et met en avant ses modalités de création. Christine Le Quellec Cottier rappelle aussi que la fiction se définit comme une expérience



s'agisse de la constitution des équipes de recherche ou de l'élaboration des budgets – avant de se concentrer sur cet enjeu dans les musées, à propos des collections issues du passé colonial. Ces sujets d'actualité ont pu être discutés à la lumière des perspectives plurielles – les recherches étant menées tant au Nord qu'au Sud – en permettant des croisements entre les domaines de l'éducation, de l'histoire, des sciences sociales et des arts, ce qui a suscité plusieurs questions du public toujours nombreux (voir le compte rendu *Decolonizing Research* de Anja Soldat dans cette newsletter, p. 24–26).

Au cours de ces journées d'études, nous avons apprécié la rencontre et les échanges avec des étudiants d'autres universités, les communications présentées dans les différents panels traitant des sujets d'études très divers sur l'Afrique, ainsi que les discussions entre les différents intervenants. En plus, ces rencontres constituent un défi pour les doctorants. Elles représentent en effet un lieu de formation à la présentation des projets de thèse. Pour eux, c'est aussi l'occasion de recueillir des avis constructifs et de se situer au sein d'un champ de recherche. Ces éléments leur sont d'une aide précieuse pour mener des futurs travaux. Après avoir exploré ces multiples pistes de réflexion, nous percevons ces journées comme une fenêtre ouverte sur des sujets de recherche très actuels et en lien avec des préoccupations contemporaines. Par ailleurs, l'aspect interdisciplinaire de ces rencontres scientifiques et les perspectives très diverses offertes, nourrissent la réflexion, appelée à évoluer constamment. On ne peut donc que se réjouir de la prochaine organisation de ces JSEA, dans deux ans.

Damien Geoffroy et **Anne-Sophie Zuber** sont étudiant-e-s master du programme de spécialisation *Études africaines : textes et terrains* à l'Université de Lausanne. Contacts : damien.geoffroy@unil.ch et anne-sophie.zuber@unil.ch.

Convivialité et détente lors du dîner au restaurant Injera (photo : Veit Arlt 2022).

THE POLITICS OF COLLABORATION IN NORTH-SOUTH RESEARCH 7TH SWISS RESEARCHING AFRICA DAYS (CONTINUED)

■ ANJA SOLDAT

How to decolonize Swiss-Africa research collaborations? At the seventh Swiss Researching Africa Days, two panels dealt specifically with this question. The first was organized by Fabian Käser and Anja Bretzler (Swiss Commission for Research Partnerships with Developing Countries, KFPE) and Ravaka Andriamihaja (Center for Development and Environment, University of Bern). Another panel, organized by Larissa Tiki Mbassi (University of Geneva) and Samuel Bachmann (University of Basel), dealt with the decolonization of museum collections. However, many discussions during the entire conference revolved around related questions such as: Who has the right to produce discourse and who benefits from it? Who can speak for whom, when, how, and why—and who decides on that?

When tackling these questions, the convenors and discussants of the two panels agreed that self-reflection and awareness of the complex power relations in which we are all entangled is a very important first step. We must understand that collaboration itself can be a form of colonization if it fosters dependency, perpetuates existing inequalities and invisibilisation, Ravaka Andriamihaja pointed out. Tobias Haller (University of Bern) aptly reminded us in his closing remarks that the Swiss Society for African Studies is, in fact, rooted in colonialism. But then, how can we take concrete action to start and decolonize research collaborations between Swiss and African partners? Several discussants made important recommendations. Here, we want to list identified problems and proposed solutions.

There was a general agreement that often projects are not organized as real collaborations because from the beginning, the northern partner keeps control over the re-



UniTobler once again provided a good setting for the Swiss Researching Africa Days (picture: Veit Arlt 2022).

search question and the research design, the funding and budgeting. The knowledge production during the research is dominated by the northern researcher who leads the project and brings in PhD students or post-docs from the North for data collection. The research then often happens in disregard of local pressing issues and problems. And then, dissemination of results is oriented towards the logic of the global north, which is not always in line with southern journals and other local means of disseminating information. Collaborations are usually short-term and not sustainable, because

the generated evidence is not policy-relevant for the southern country and the project is not oriented towards local capacity building. A lot of these problems, however, evolve from the existing funding system which itself must be decolonized, questioned, and rethought—from both a southern and a northern perspective.

Several discussants pointed out that writing a proposal can be done collaboratively from the beginning, including the development of the budget. This requires careful planning because the northern partners are under a lot of pressure in terms of time, needing to get proposals out fast. They therefore include their southern partners only once they have received the approval for the project by the funding organization. However, “if research is to have an impact, then it is best led by those researchers who have a deeper grounding in local realities and have established networks and contacts with local policymakers and practitioners”, concluded Binyam Morede (Hawassa University, Ethiopia, via zoom).

Southern researchers should choose the research topic and have the lead in developing the research design, the proposition of the budget, in collecting the data, as well as in writing the publication. They should refuse to be used as mere data collectors and insist on having a project leader too, Benjamin Koudou (Centre Suisse de Recherches Scientifiques, CSRS, Côte d'Ivoire) affirmed in his talk. Each PhD student or post-doc from the North should be working with a PhD student or post-doc from the South. What is more, African journals need recognition in the North and the big publishers, such as Elsevier, Sage, Springer Nature, Taylor & Francis, and Wiley Publications, must be sensitized to reduce their publication fees for researchers from the Global South. As a next step, research should move into the area of knowledge translation and away from mere knowledge generation, Binyam Morede proposed. In addition, studies should be monitored, critically examined, and evaluated by researchers in the South, Mariah Ngutu (University of Nairobi, Kenya) pointed out.

But how to proceed if the funding instruments do not allow for a decolonized collaborative research practice as outlined above? One simple solution proposed during the animated plenary discussion, was to call up the person responsible for the project at the funding organization and explain the problem. This solution might not have a direct impact on the research project in question, but can help generate awareness at the funding institution. It is clear, however, that it is still a long process before research collaborations between the South and the North are really decolonised. As Henri Michel Yéré (University of Basel) pointed out in his presentation, it is still necessary to question fundamental assumptions and the givenness of historically problematic notions, especially in the natural sciences. Regarding the *11 principles of the Swiss Commission for Research Partnerships in Developing Countries*, he stated that the problematic notion of “development” itself requires discussion. Inequities are not a given, but develop through specific processes, he concluded. We should also rethink our implicit assumption of the superiority and legitimacy of an academic status in transboundary/transdisciplinary research; here it is important to recognize that not only people with an academic degree have expertise.

Discussions during the coffee breaks showed that many academics feel that there are not enough concrete approaches to decolonizing collaborative research. Theoretical discussions on decolonizing research methods are still far more common than the actual carrying out of research projects; concrete steps towards decolonization are still rare. Some feel that we have been stuck in this preparatory phase for quite a while, discussing, but not translating into action.

For museum collections, things look a bit brighter. Effective steps towards a possible decolonization of museums have been identified and gained wide acknowledgment since the Sarr-Savoy report of 2018. A simple, yet important step is digitizing museum collections and associated data and making them available online, for example. Like

this, the home countries of the objects kept in northern museums can access knowledge produced on their objects living abroad, as Jonas Sebastian Lendenmann (Zurich University of the Arts) pointed out. Many museums have started this process in the last years. As a further step, collaborative projects need to be designed to identify looted objects and start thinking about restitution processes together.

The *Benin Initiative Switzerland* is an example of such a project, in which eight Swiss museums work collaboratively with researchers and artists from Benin City in Nigeria. But restitution should not be understood as the end point of such collaborations, as Alice Hertzog (Museum Rietberg, Zurich) put it, “but the starting point of writing a new story.” Such new stories are what many of us researchers are looking for, whether we work in a museum or in another research institution. While writing these stories, we have to question ourselves time and again whether we implement the above-mentioned approaches towards decolonizing our research partnerships in our own projects and how we can go about institutionalizing a more collaborative research environment.

Anja Soldat is curator at the Museum for History and Anthropology in St. Gallen, doctoral candidate at the University of Zurich, and board member of the Swiss Society for African Studies. Contact: anja.soldat@hvmag.ch.

BERICHT: BASEL DEBATES – WAS KÜMMERT UNS “AFRIKA”? (KHAUS, BASEL 09.11.2022)

■ NATALIE TARR

Das Public Culture Lab, Swisspeace und die Kaserne Basel luden am 9. November 2022 ins kHaus zur Auftaktveranstaltung der Reihe *Basel Debates*. Den Wänden entlang war eine biegsame, blaue, durchgehend zusammenhängende Sitzgelegenheit für das Publikum und die geladenen Gäste arrangiert. Diese Amöbe, wie das Moderatorduo Tobias Hagmann und Rahel Leupin von Public Culture Lab sie bezeichnete, erlaubte es uns Zuschauenden, den ganzen, blau ausgeleuchteten Saal und die Menschen darin zu sehen. Hagmann und Leupin begleiteten die Aussagen der vier geladenen Gäste rund um die bewusst provokative Frage «Was kümmert uns «Afrika»?». Dabei war Afrika ebenso bewusst in Gänsefüsschen gesetzt, wie die Bezeichnung *sich kümmern* gewählt wurde. Weil es vielen Menschen nach wie vor nicht klar zu sein scheint, dass der Kontinent in 54 verschiedene Länder unterteilt ist – oder mehr, je nachdem wer zählt.

In dieser blau leuchtenden Runde beantworteten die Gäste die Frage, ob sie sich denn um Afrika kümmern würden, warum und wie, und aus ihren verschiedenen Perspektiven. Patrizia Danzi ist die Direktorin der DEZA, sie sprach dementsprechend eloquent als Vertreterin der offiziellen Schweiz. Sie würde sich nicht um Afrika kümmern, das brauche Afrika nicht. Sie diskutiere viel mehr auf Augenhöhe mit ihren Partnern vor Ort, um Projekte gemeinsam zu konzeptualisieren und durchzuführen. Danzi vermochte trotz staatsfräulicher Eloquenz Nähe zum Publikum herzustellen, indem sie berichtete, wie ihr nigerianischer Vater die Situation der Nord-Süd Zusammenarbeit sieht. Ihm zufolge, sagte Danzi, würde erst dann eine Beziehung auf Augenhöhe bestehen, wenn beispielsweise Studierende des globalen Nordens an afrikanischen Universitäten ihr Austauschjahr verbrachten.



Leupin und Hagmann befragten auch Milo Rau – gewohnt provokativ und mit Charme – wie er gedenke sich um Afrika zu kümmern, oder dies bereits tue? Auch Rau, Regisseur, Autor und Aktivist, sprach über seine Zusammenarbeit mit lokalen Partnern im Kongo und in Ruanda als eine kollaborative, eine, die eben auf Augenhöhe stattfindet. Er gastierte 2012 mit *Hate Radio* in der Kaserne Basel, einem Stück, welches die Hintergründe des Genozids in Ruanda beleuchtete. *Hate Radio* wie auch *Das Kongo Tribunal* wurden in Ruanda und Kongo aufgeführt und dort auch weiterentwickelt. Vor allem *Das Kongo Tribunal* funktioniert und läuft im Kongo weiter ohne die Anwesenheit oder gar Ideeneingabe des Regisseurs.

Der Abend brach mit vielen Selbstverständlichkeiten und Klischees, die Europäer:innen immer noch zum afrikanischen Kontinent haben. Dass die Schweiz keine Kolonien besass, bedeutet nicht, dass sie keine Verantwortung hätte, kolonialistische Strukturen zu hinterfragen und zu überwinden. Das zeigt sich frappant im Rohstoffhandel, wie Rau ausführte. Gold beispielsweise wird noch immer unter menschenunwürdigen Bedingungen, auch von Kindern, im offenen Tagebau gefördert. Die Menschen werden ausgebeutet, gar nicht oder schlecht bezahlt; die Schweiz ist nach wie vor die Drehscheibe Nummer eins für den weltweiten Goldhandel. Das informierte, altermäßig sehr gemischte Publikum, erfuhr auch, dass wenn afrikanische Forschende zu einem internationalen Kongress nach Europa eingeladen sind, es durchaus vorkommt, dass sie keine Visa erhalten. Während es für Europäer:innen selbstverständlich ist, ein Visum für die Ferien in Kenia zu beantragen und dieses nach den üblichen bürokratischen Abläufen auch zu bekommen, ist eine Visumsanfrage für viele kenianische Staatsangehörige mit Hürden und Schikanen verbunden. Und oft bekommen sie keins. Reisen bleibt ein Privileg. Wer müsste sich also um wen und um was kümmern?

Tobias Hagmann und Rahel Leupin vom Public Culture Lab testeten im noch jungen kHaus ein innovatives Setting (Bild: Isabel Prinzing 2022).

Es ist ohnehin eine Absurdität, einen ganzen Kontinent zu essentialisieren und wie ein einzelnes Land zu behandeln. Das scheint im alltäglichen Sprachgebrauch noch immer seinen Platz zu haben, meinte Biruk Terrefe. Wir machen Ferien in Italien oder Frankreich oder halt eben in Afrika. Terrefe ist Doktorand in Internationaler Entwicklung in Oxford, wo er die politischen Auseinandersetzungen und Konflikte rund um Infrastruktur und Urbanisierung in Äthiopien untersucht. Bevor er seine Promotionsstudien aufnahm, war er als unabhängiger politischer Analyst und Forscher in Addis Abeba tätig.

Barbara Achermann ist Autorin und Journalistin, sie hat lange für Die Zeit gearbeitet; heute ist sie Redakteurin des Tagesanzeiger Magazins. Sie hat unter anderem zur Emanzipation der Frauen in Ruanda nach dem Genozid publiziert. Ihr Sachbuch beschreibt eindrücklich, wie Ruanda heute in der Gleichstellungspolitik eine weltweite Vorbildfunktion einnimmt. Achermann meinte denn auch, dass es an der Zeit sei positive Geschichten aus Afrika zu erzählen. Und diese Geschichten sollten von den Menschen, von denen sie handeln, selber erzählt werden. Achermann wird bald für eine Recherche in den Senegal reisen. Zum ersten Mal wird sie nicht, wie im Journalismus üblich, mit einem Fotografen anreisen, sondern mit einem lokalen Fotografen zusammenarbeiten. Dass diese kollaborative Vorgehensweise auch im Journalismus angekommen ist, ist erfreulich. Allerdings ist dies seit Jahrzehnten in der qualitativen Forschung – unter Anthropologinnen zum Beispiel – courant normal. Was zum Gedanken verleitet, wer wen überhaupt liest?

Nach der Befragung von Danzi, Terrefe, Rau und Achermann luden Hagmann und Leupin das Publikum ein, miteinander zu diskutieren. Wir wurden aufgefordert unsere Ideen, Gedanken, Vorschläge auf bereitliegende Poster schreiben. Der Saal begann von den vielen Gesprächen zu brummen, Menschen unterhielten sich mit den Sitznachbar:innen oder Bekannten, viele schrieben ihre Beiträge auf die Poster. Es war eine erfrischend andere Veranstaltung, ein wenig Theater – das blaue Licht – ein we-



Interaktion wurde gross geschrieben, und das Publikum spielte mit (Bild: Natalie Tarr 2022).

nig Performance – Leupin und Hagmann liefen durch die Amöbe und breiteten ein grossformatiges Banner auf dem Boden aus mit der grossbuchstabigen Inschrift *Was kümmert uns 'Afrika'?* – und viel Diskussionen mit Unbekannten und Nachbar:innen.

Siehe dazu auch den Beitrag von Radio X: <https://radiox.ch/news-archiv/basel-debates-was-kuemmert-uns-afrika.html>.

Natalie Tarr ist linguistische Anthropologin am Zentrum für Afrikastudien der Universität Basel und am Swiss TPH. Sie ist im Vorstand der Schweizerischen Gesellschaft für Afrikastudien. Kontakt: natalie.tarr@unibas.ch.

COMPTE-RENDU : L'AFRIQUE SUR LES RIVES DU LÉMAN VISITE AU SALON AFRICAIN DU LIVRE À GENÈVE

■ TIMOTHY KLAFFKE

Le Salon du livre a lieu une fois par an dans la ville de Genève depuis sa création en 1987. Réunissant toujours un nombre important d'auteurs et d'autrices, principalement de langue française, qui viennent y présenter leurs livres, une place considérable est faite à la littérature francophone du continent africain. La remise annuelle, et ceci depuis 2004, du Prix Ahmadou-Kourouma, décerné à un auteur ou une autrice originaire dudit continent, a même contribué à faire du salon un petit centre de la littérature africaine. C'est à cet événement que notre petit groupe a assisté le 20 mai de cette année dans le cadre d'une excursion organisée par Isabelle Chariatte, enseignante-chercheuse en littérature française à l'université de Bâle.

Nous intéressant à la littérature « africaine », avec toute la réserve que cette étiquette problématique exige, nous nous étions préparés aux rencontres avec les écrivains invités en lisant leurs romans les plus actuels et en notant les questions qui nous brûlaient les lèvres.

Un vendredi ensoleillé, et voilà notre petit groupe parti pour Genève. La première manifestation à laquelle nous avons assisté dans la ville de Calvin était le vernissage du projet *GenevAfrica* qui fêtait alors sa deuxième édition. Imaginée par l'écrivain camerounais et suisse Max Lobe, cette entreprise fait dialoguer par des échanges épistolaires deux écrivains genevois avec deux homologues issus d'un pays africain, sans que ceux-ci se connaissent auparavant. Le projet ayant abouti en 2020 à l'édition des correspondances des écrivains entre Genève et la République démocratique du Congo, le tour était cette fois-ci au Bénin.

Moment fort d'une vie d'étudiant : la rencontre en direct avec l'auteur Sami Tchak (photo : Corinne Gürcan 2022).

Ensuite, nous nous sommes rendus à la bibliothèque cantonale de Genève où Felwine Sarr et Sami Tchak, auteurs chevronnés et de haut renom, affrontaient des questions traitant de la relation ambiguë entre l'Afrique et l'Occident. Pourtant, leurs positions n'étaient pas unanimes : « L'Afrique s'est prise dans le filet des observations et théories de l'Occident à son sujet. » affirmait Sami Tchak, alors que Felwin Sarr laissait entrevoir la possibilité d'une coexistence plus sereine entre les deux univers culturels, malgré leur passé commun marqué de violence.

Pour finir cette journée en beauté, nous avons aiguisé nos connaissances historiques sur l'Afrique à la table ronde de Mahamet-Saleh Haroun et Nétonon Noël Ndjékéry. Les deux auteurs tchadiens ont abordé entre autres le sujet de « la traite subsaharienne ». Ce commerce d'esclaves dura au sein de l'espace africain du VII^e au XX^e



siècle, alors que son histoire reste éclipsée par la « traite transatlantique », le commerce d'esclaves qui embarqua des femmes et hommes africains vers les colonies européennes du Nouveau Monde. Pour remédier à ce vide, Nétonon Noël Ndjékéry a consacré un livre à ce pan important de l'histoire africaine portant le beau titre *Il n'y a pas d'arc-en-ciel au paradis*, paru en 2022 chez Helice Helas.

Le soir, nous sommes enfin rentrés exténués et un peu écrasés par la quantité d'impressions. Néanmoins, nous étions heureux d'avoir découvert un nouveau continent de culture livresque, qui dorénavant fait partie de notre univers littéraire.

Timothy Klaffke est étudiant en Langue et littérature françaises à l'Université de Bâle. Contact : t.klaffke@stud.unibas.ch.



SOIRÉE LITTÉRAIRE AVEC OSVALDE LEWAT – LAURÉATE DU PRIX KOUROUMA 2022 (LITERATURHAUS BASEL, 23.05.2022)

■ SEYDOU KONATE

Décerné chaque année à Genève lors du Salon du livre international à un(e) auteur(e) d'Afrique subsaharienne, le prix littéraire Ahmadou Kourouma s'est vu attribué pour cette année à l'écrivaine, documentariste et photographe franco-camerounaise Osvalde Lewat : née en 1976 au Cameroun, celle-ci a été distinguée pour son roman *Les Aquatiques*. Quelques jours plus tard, Lewat s'est rendue à Bâle, pour une soirée littéraire avec le public, au Literaturhaus, le 23 mai 2022.

Les premiers échanges entre la lauréate et la modératrice Isabelle Chariatte, enseignante de littérature africaine au séminaire d'Études françaises à l'Université de Bâle, ont montré au plus haut point le mérite de l'auteure et permis d'entrer dans la lecture et l'analyse de *Les Aquatiques*. Lors de l'entretien, des questions ont été posées sur le récit, la narration, les personnages et les enjeux d'une œuvre dont l'auteure nous convie à un voyage au cœur d'une Afrique noire qui l'a vue naître, et où valeurs traditionnelles et réalités contemporaines s'épousent et se heurtent. Quatre sujets sont développés, spécifiques aux réalités des populations locales – mais aussi des sociétés occidentales – à savoir les emprises et abus du pouvoir et de la religion, le féminisme et l'homosexualité.

Lewat a souligné que la création du personnage Katmé, point de suture, figure principale et en même temps transversale de l'ouvrage, lui a permis de mettre en place un

Remise du prix littéraire Ahmadou Kourouma à l'écrivaine Osvalde Lewat par Romuald Fonkoua et Christine Le Quellec Cottier, membres du jury (photo: Pierre Albouy/ Salon du livre de Genève 2022).

jeu de construction, de déconstruction, de remise en question et de quête de soi. Aux prises avec un univers conservateur, le personnage entreprend un parcours d'émancipation psychologique et sexuelle pendant lequel elle déconstruit les valeurs traditionnelles inculquées, patriarcales et chrétiennes afin de développer son moi. Katmé se lance dans une forme de construction contre sa propre mère, qui s'était soumise à un mariage sans y trouver de bonheur.

Puis, l'auteure a abordé le sujet de la pauvreté dont elle tance l'État démissionnaire face à sa population, tout en soulignant la difficulté de toute œuvre engagée en ce sens. Dans le roman, l'artiste Sami illustre ce paradoxe, car mu par un engagement pour les démunis, son travail sera à son tour vilipendé par ceux dont il a la magnanimité de décrire la misère et la souffrance. Lewat dépeint ainsi l'image paradoxale d'un artiste engagé, porte-voix des siens comme tout à la fois contre les siens, et qui en même temps doit vivre de son art.

Ce fut un énorme plaisir de participer à cette belle soirée riche en échanges passionnants et évoquant des sujets et concepts analysés sous différents angles selon deux visions du monde : Afrique-Occident.

Katienegnimin Seydou Konate est doctorant en Études françaises à l'Université de Bâle. Contact : seydou.konate@unibas.ch.



Les Aquatiques publié par les éditions Les Escales est le premier roman de l'écrivaine Osvale Lewat (photo: Pierre Albouy/ Salon du livre de Genève 2022).

YOUNG SCHOLARS • JEUNES CHERCHEURS • NACHWUCHS

GHANA'S PUBLIC-PRIVATE PARTNERSHIP WITH NOVARTIS IN THE FIELD OF SICKLE CELL DISEASE

■ DELIA NUTZ

Sickle Cell Disease (SCD) occurs globally, but the highest burden is concentrated in sub-Saharan Africa (SSA), where 80 percent of those affected by it live. In Ghana, 15 000 babies are annually born with SCD. The Ghanaian government recently joined forces with the pharmaceutical company Novartis in a public-private partnership (PPP) to offer a comprehensive approach to manage the disease, which has not only a medical but also a cultural dimension. This private public enterprise represents an important African contribution to global health.

THE SICKLE CELL DISEASE

SCD is a major genetic, hereditary, and life-threatening disease causing ongoing vascular damage and injury to blood vessels and organs. The sickle shaped cells interconnect and can result in blood clots causing extreme pain in the back, chest, hands, and feet. The disrupted blood flow can also cause damage to bones, muscles, and organs. The illness takes a heavy emotional, physical, and financial toll on patients and their families. The World Health Organization (WHO) recognized SCD as a public health priority and a neglected health problem in SSA. However, SCD is largely absent from the global health agenda.

“CHANGING A VERDICT OF DESPAIR”

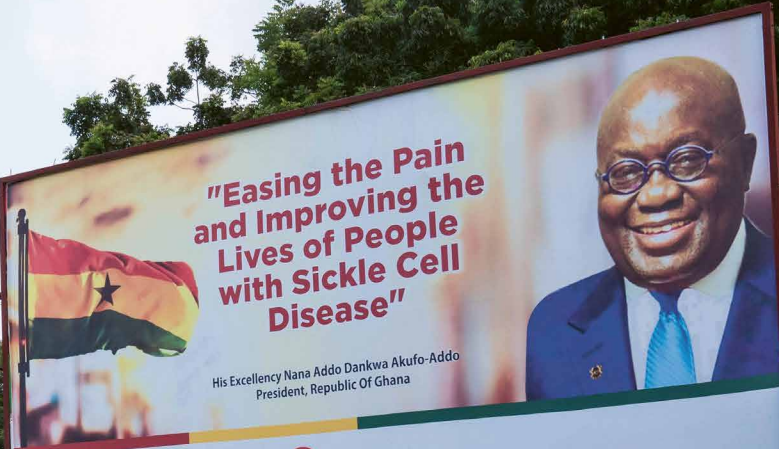
A PPP in health systems intends to improve the efficiency of and access to the health-care system, decrease costs, and increase innovation for the benefit of vulnerable populations. The PPP between the government of Ghana and Novartis was officially

launched in Accra, Ghana, on 11 November 2019. In Ghana, the institutions involved were the Ministry of Health, the Health Service, and the Sickle Cell Foundation. Novartis CEO, Vas Narasimhan, MD, placed this commitment in line with Novartis' new strategy to provide innovative medicines to patients in SSA. Novartis was already present in Africa addressing malaria and leprosy. In 2019, it created the unit Global Health SSA shifting the focus away from sales performance and profits to parameters that strengthen health systems in the region. Further, it created the Novartis Africa Sickle Cell Disease program to implement PPP with local governments, as well as collaborations with universities, patient groups, and professional societies. Novartis entered in PPPs with Uganda and Tanzania in 2020 and plans to reach at least ten countries in SSA.

ACCESS TO DRUGS ADAPTED TO THE LOCAL NEEDS

One of the key pillars of the PPP in Ghana is the access to drugs that can help SCD patients. Ghana became the first country in Africa to offer the drug Hydroxyurea in 2019, the global standard of care for people with SCD in countries of the Global North, but until then not in SSA. The WHO had included Hydroxyurea both in its *Model List of Essential Medicines* and its *Model List of Essential Medicines for Children*. Novartis registered the drug for the treatment of SCD in Ghana both for use in adults and children and committed itself to develop a child-friendly formulation for children unable to swallow capsules. The Sickle Cell Foundation of Ghana, a local partner in the PPP, together with a team of Ghanaian SCD experts, developed the Hydroxyurea dose adapted to the country. The team—supported by Novartis—also developed an app to ensure safe and effective use of Hydroxyurea by health professionals. These activities are evidence of a partnership, where Ghanaian health experts bring in their essential know-how.

Billboard with a statement by President Akufo-Addo heralding the Africa Sickle Cell Disease Program (Photo: Novartis/Mafuli Afatsiawo 2019).



**"Easing the Pain
and Improving the
Lives of People
with Sickle Cell
Disease"**

His Excellency Nana Addo Dankwa Akufo-Addo
President, Republic Of Ghana





NOVARTIS



**Education in
US & Canada ?**

<http://www.charliegal.org>

CORNELL & STANFORD counselors
Full Scholarship Assistance
Optimized Test Preparation
(SAT GRE IELTS GMAT)
BOARDING SCHOOL - BS - MS - MBA
CANADA EXPRESS ENTRY ASSISTANCE
Call 0276034034 1 day



02338041

To ensure accessibility, Novartis entered a strategic collaboration with Olon, an Italian manufacturer, that supplied the first 12 000 units of the active ingredients for the drug at no cost. Further, the strategic collaboration of Novartis with the drone delivery system Zipline improved the accessibility of the drug to patients living in rural areas. In line with the other two key pillars of the PPP, namely the strengthening of the health-care system and training of health professionals, the therapy is made available through a growing number of treatment centers which have been trained on using the drug.

EARLY DIAGNOSIS

“The nurses love having a mobile phone that has the app installed”, says Prof Ohene-Frempong, president of the Sickle Cell Foundation of Ghana. He considers that screening babies is the most important public health activity because an early diagnosis allows appropriate care and preventive therapy which makes the disease milder. Novartis supported the Sickle Cell Foundation of Ghana to develop and roll out the app to facilitate collection and management of data in Ghana’s national new-born screening program. The nurses type the information in the app, the laboratories receive the information and add the results which go back to the family and the treatment centers. Having digital and real-time information at hand helps to provide continuity of care. In an example of South-South circulation of knowledge, the app is being expanded to other countries in SSA. Novartis partnered with Hemex Health to launch an affordable point of care diagnostic, improving not only access to SCD screening but also to genetic testing of adults.

AFFORDABILITY

An important aspect of drug accessibility is the economic burden on families affected by SCD. On 19 June 2021, the World Sickle Cell Day, the government of Ghana announced the provision of Hydroxyurea and the associated laboratory testing for people with SCD through the National Health Insurance Scheme. Thus, the Ghanaian government stood to its commitment to improve the access to biomedical therapies.

COLLABORATIVE DEVELOPMENT

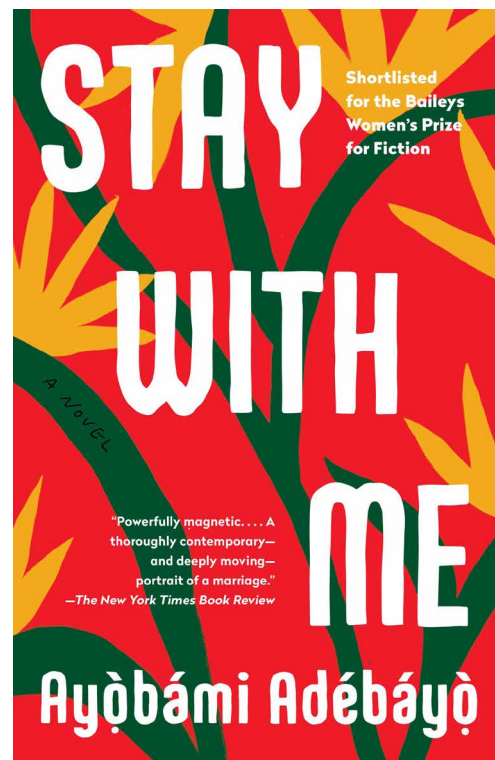
Drug development is another key pillar in the PPP. Cornelis Winnips, Novartis Head of Global Program Clinical Trials, in an interview with Christian Burri and Eric Nebié, said that SSA Africa is “a great place to do clinical research.” Winnips underlined that, in all sites, patient recruitment and motivation to participate in clinical trials in Novartis’ antimalarial drug development had been above expectations. In relation to SCD, Novartis announced plans to conduct two clinical trials in Ghana and Kenya for a novel treatment for SCD with the drug Crizanlizumab, making it the first time that a biologic therapy which is not a vaccine, would have multicenter clinical trials in SSA (excluding South Africa). This biologic therapy reducing the number of pain crises was approved by the FDA in 2019. As the interview with Winnips underlined, clinical trials in SSA represent an important African contribution to global health.

In the belief that no single pharmaceutical company or government can do it alone, Novartis joined forces with partners from around the world. The company is deeply involved in research and development in the field of gene therapy which aims to treat diseases by replacing, inactivating, or introducing genes into cells — either inside the body (in vivo) or outside of the body (ex vivo). In SCD, the genetic cause has been known for long, but a gene therapy remains a goal. Novartis entered into a grant agreement with the Bill & Melinda Gates Foundation to develop a novel gene therapy to cure the clinical manifestations of SCD. This in vivo gene therapy would be administered directly to patients, allowing shorter hospital stays and requiring less specialized infrastructure. Already back in 2007, Medical Anthropologist Vink-Kim Nguyen suggested in relation to AIDS, that data from clinical research carried out in developing countries would be of increasing strategic importance to the pharmaceutical industry as research costs escalate in the Global North relative to the number of research subjects available. The Novartis engagement in SCD in SSA, could bring Novartis further know-how applicable in all other regions with SCD, for example the Americas and India, but also Europe.

CULTURAL DIMENSION OF THE DISEASE

The cultural dimension of SCD called for an innovative approach. While, traditionally, pharmaceutical companies saw their role in research and development of drugs and selling them profitably, this partnership recognized that the stigma attached to SCD required a change in the cultural response which is not brought about with a pill, a vaccine, or a gene-therapy. Nancy Rose Hunt, a renowned historian of medicine, wrote that scholars can use fiction as a source to acquire an insight of the cultural dimension in society. In the case of SCD, I refer to the novel *Stay with Me* by Adebayo (2017). "Do you know about sickle-cell disease? [...] Your son has sickle-cell disease." The medical verdict is one that brings despair to the young mother Yebide. Yebide and the biological father of her children carry the sickle cell gene and transmit it to their children. Yebide is devastated when she sees her daughter Olamide suffer terrible pain and die, and her hope that her son Sesan will be healthy fades when he suffers the same fate—no hospital, and no 'scientific' medicine can save them. Moomi, Yebide's mother-in-law, related the death to Abiku, the superstition of a child in an unending cycle of births, deaths and re-births, children who die prematurely, only to arrive again with the birth of the next child. Moomi enforced the tradition of ritually marking the dead child's body to recognize a new-born baby as the re-birth who comes back to torment the mother.

In real life, frequent illness, painful episodes, and stunted growth cause children to struggle to do well in school. Misconceptions and social stigma are in part related to the legacy of inexplicable early deaths afflicting certain families. It is not unheard of for children to be outcast because their villages believe that witchcraft is the cause of their symptoms. To address these views, Novartis makes education a priority, developing educational content and partnering with the Global Alliance for Sickle Cell Disease Organizations (GASCO) to strengthen the skills of patient associations.



EPILOGUE

This PPP is one of many examples of an African contribution to global health with a comprehensive approach taking the biomedical and the cultural dimension into consideration, to “change a verdict of despair.” Ghana is a relatively small country, but its government committed itself to invest in improving the health of its people partnering with Novartis to make SCD a manageable disease. SCD is not limited to Ghana and thus improvement in the treatment of SCD patients in Ghana will hopefully bring about a circulation of knowledge within the Global South and to the Global North, and could encourage other PPPs in healthcare.

Delia Nutz is a masters’ student in History and English at the University of Basel. Contact: delia.nutz@stud.unibas.ch.

Links: This essay was written in the framework of a blended-learning course taught by Tanja Hammel at the University of Basel in spring 2022. The course is based on the Massive Open Online Course *Examining African Contributions to Global Health* (<https://www.futurelearn.com/courses/african-contributions-to-global-health>) developed by the interdisciplinary Sinergia-project *African Contributions to Global Health* (www.globalhealthafrica.ch) lead by Julia Tischler.

ENCOUNTERS • RENCONTRES • BEGEGNUNGEN

BRINGING AFRICAN VOICES TO SWISS HOMES: AN INTERVIEW WITH RUEDI KÜNG

■ MICHAEL ASIEDU AND NATASHIA COLLIER

Ruedi Küng is sitting across from me and beside my fellow interviewer, Michael Asiedu. Michael and I are graduate students in different Swiss universities. He is a doctoral researcher at the University of St. Gallen Institute of Political Science (IPW). I am finishing a Masters' degree with the University of Basel's Centre for African Studies. We are sitting at a sturdy alpine wooden table in St. Gallen: he at his computer; me with a pen in one hand and a warm cup of coffee in the other. We are gathered to interview Ruedi Küng, the person who for more than thirty years brought to Swiss homes important stories from many parts of the world, including Africa.

"I was very happy that I did not have to depend on 'clicks'. I had a lot of freedom in terms of finding my journalistic career path. I began as a student journalist writing for student magazines. My formative years were such that I was exposed to a whole range of important topics such as feminism, anti-colonialism, anti-establishment/leftist movements, etc. These influenced my world view. I knew early, which side of history I wanted to be on. This was the era of anti-colonial struggles. The 1970s brought independence to Angola, Cape Verde, Mozambique, Guinea Bissau, etc."

THE MAKING OF A JOURNALIST

Küng's career began with the International Committee of the Red Cross (ICRC). He was involved with missions protecting civilian populations in Uganda after Idi Amin's regime, during civil wars in Mozambique and Angola, as well as with visits to political prisoners in then apartheid-South Africa. He led the ICRC mission to Sudan during its civil war and during the Ethiopian and Eritrean struggle against the Mengistu regime.



Interviewing a community representative in Oromia, Ethiopia (picture: Hannes Britschgi, November 2006).

In his journalism coverage, Ruedi Küng said, it was important for him to "capture relevant stories which would be meaningful and relevant for Swiss audiences even though editors also had story demands."

"Beginning in 1998, I spent 12 years as the Africa correspondent for the Swiss National Radio (SRF) which has two key news programmes designed around midday and the evening, the latter going back to 1945. I was based in Kenya and, for a short period, in South Africa. I travelled to some 35 African countries."

“So, what guided your coverage of Africa?” Michael asked. “Africa is huge, perspective matters when it comes to coverage. I committed to learning and understanding my assignment as much as possible. It was important not to cover only negative stories such as the refugee emergencies in the Eastern region of DRC, the Somalia crisis, or the Sahel drought disasters. It was important that I told stories with a balanced perspective. Also, I sought to portray Africa’s rightful rich diversity. At the time, there were competing narratives of ‘Africa Rising’ and ‘The Dark Continent’. My main goal was to bring African stories to Swiss homes. Or to make African voices heard in Switzerland.”

When asked about his impression of how his audience received his stories, Küng reiterated that his job was to be a journalist, not an expert, meaning that it was not his field to know everything... Ultimately, he says of himself, he “became a transmitter.”

WHO MAY SPEAK FOR AFRICA?

Yet, he recognized that all of his reporting—his stories, as he prefers to say—was published having already been “contextualized and interpreted” by him. Michael asks: “You wanted to contribute your thoughts on the ongoing petition by Tamkara O Adun, a concerned Nigerian who started a petition against Trish Lorenz, a German author on her book *Soro Soke*. In her book, Lorenz names what Tamkara argues is a struggle born out of blood and sweat of the Nigerian people against bad government and police brutality during the #EndSARS campaign in the country. Nigerian protesters were fighting against police brutality from the Special Anti-Robbery Squad (SARS) in October of 2020. *Sóró Sóké* is Yoruba and translates as *to speak up*. Trish Lorenz however writes ‘This cohort exhibits a confident outspokenness and a tendency for creative disruption, leading me to name them the Soro Soke generation’. What is your thought on this petition *African stories have to be told by Africans*, having covered Africa as a Swiss journalist?”

“This question has accompanied me throughout my job. There is such a grave legacy of slavery and colonialism. And so little knowledge of Africa in the ‘West’. Take the colonial naming of places, it still hides Africa’s rich history before the missionaries and colonialists. The goal is to be committed in understanding the places you are covering and understand the actual situations of the people. As a journalist, you must also self-check yourself to reflect the authenticity of the stories you are telling. For public service journalists it is important not to take sides and to ensure the principle of neutrality—a difficult job. Journalists who cover other regions or countries must familiarize themselves with the culture and traditions of the country and aim to respect it. In my coverage of Africa, I kept this as my guiding principle. A critique of modern journalism is sensationalism and the quest to draw traffic to one’s article (*clickbait*) rather than upholding journalistic codes of ethical conduct. In my case, I was privileged in the sense that I wasn’t chasing the money.”

On his commitment to his African journalistic coverage, Küng states that he “wanted to do the job in the best possible way.” He did not want to say that “Africans are ... Africa is” He wanted to show real people with their characteristics, abilities, problems. He says that a lot of reporting tries “to discover the culprits of any situation, but that if you only focus on problems, the picture you give ‘as Africa’ is very negative.” So he attempted to “get things as they are and show people as they go through life.”

THE AFRICAN VOICES IN THE STORIES

To this, Michael and I both wanted to know how his coverage of Africa was even possible given the different local languages. “Never forget the role of intermediaries: the middleman or stringers.” He shudders a little after saying those words, “I dislike that expression. First, you really prepare yourself, but you still need the input of the local people in the community, they own the stories. My approach was to be in the local

community as much as possible.” Continuing, he says, “locals know everything; they have access. It is a big problem [for any foreign journalist] because without these middle persons you are lost in terms of language, customs, no-goes, etc.”

Reflecting further upon the relationship between journalism, privilege, and responsibilities, Ruedi Küng continues that because of his employment with SRF, he “could afford to spend time in one place.” But he also shared experiences of being limited and not granted access to certain people or stories, e.g. when authorities wanted to hide happenings. Ultimately, however, Küng found the best stories occurred when “no money was exchanged. Relationships developed confidence, trust, honesty ...”

Michael asks: “What can you say about ownership in terms of the stories and the western gaze?” “What I can say here is that it is difficult to go beyond one’s own biases. However, I studied so much about the places I covered in order not to be put into the category that ‘because you are a white person you cannot tell certain stories’. I stayed with these people and gained their trust and so it was not a celebrity kind of

journalism. I paid for services not stories, and three-quarters of the stories I wrote, I could not have done without a local person telling me that there is a story. I am also a middleman. I live with this dilemma”

He says that when for some time he enrolled as a student at the Centre for African Studies in Basel, he believed that only Africans could tell truly African stories. His (African) professor questioned: “Why? If you do your work and you study, etc. ... why can’t you?” After several decades of work, studies, and life lessons, Küng admits that he is still not certain which perspective he believes in now.

Natashia Collier is an Masters’ student in African Studies at the Centre for African Studies at the University of Basel. Contact: n.collier@stud.unibas.ch.

Michael Asiedu is a doctoral candidate at the Institute of Political Science (IPW), University of St. Gallen. Contact: michael.asiedu@unisg.ch.

PUBLICATIONS • PUBLIKATIONEN • PUBLICATIONS

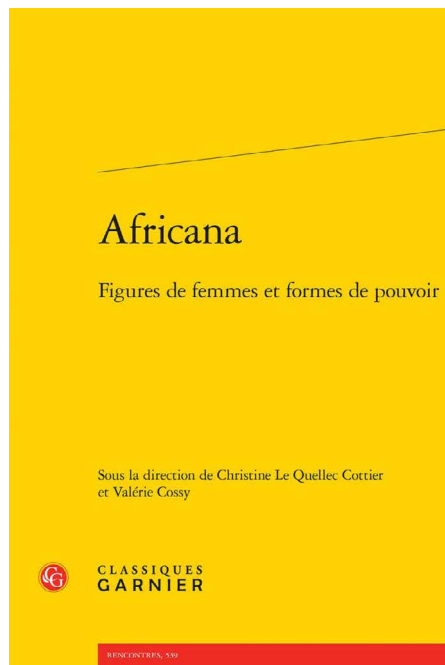
COMPTE RENDU : AFRICANA. FIGURES DE FEMMES ET FORMES DE POUVOIR

■ LAUDE NGADI MAÏSSA

Depuis quelques années, le thème du pouvoir trouve une place de choix dans la collection *Rencontres* des éditions Classiques Garnier. On pourrait citer entre autres Catalina Girbea (dir.), *Langages du pouvoir au Moyen Âge et au début de la modernité* (2021) et Albrecht Burkardt (dir.), *Crépuscules du pouvoir : destitutions et abdications de l'Antiquité au XX^e siècle* (2022). Les 539 pages de *Africana : figures de femmes et formes de pouvoir* se trouvent donc en bonne place dans l'actualité du catalogue de l'éditeur parisien.

On ne saurait rendre justice à la trentaine de contributions rassemblées dans ce volume. Nous nous contenterons de présenter les grandes lignes de cet ouvrage remarquable par la densité des articles de chercheurs provenant de dix-huit institutions universitaires et de recherche, des thématiques diverses, des corpus littéraires et artistiques variés, des approches multiples et interdisciplinaires.

Emprunté à l'acception qu'en donne le philosophe Souleymane Bachir Diagne, le titre *Africana* englobe les activités critiques et créatrices à même d'impulser un mieux-être individuel et collectif des peuples d'Afrique et de sa diaspora. Cette notion est présentée dans la préface comme une manière de « réfléchir de façon transversale sur un ensemble de représentations et de savoirs touchant autant des systèmes de pensée, des événements ou des actes esthétiques impliquant des Africains vivant sur le continent ou issus d'une diaspora » (p. 8). À la lecture des articles, ce cadrage permet de s'interroger sur les *figures de femmes africaines*, souvent en convoquant les concepts d'*empowerment* et de *sororité*, dans le but de mettre en évidence les *formes de pouvoir* illustrant leurs processus d'autonomisation ou d'émancipation.



L'ouvrage dirigé par Christine Le Quellec Cottier et Valérie Cossy est issu du colloque éponyme organisé en 2020 à l'université de Lausanne. Cette manifestation scientifique faisait partie du programme qui incluait un ensemble d'activités littéraires et culturelles (exposition, table ronde) relatives aux productions féminines africaines. Elle a été rendue possible grâce au soutien financier de plusieurs institutions suisses et surtout grâce au don de milliers d'œuvres littéraires de Jean-Marie Volet à la bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. L'ouvrage doit aussi à ce généreux donateur ses travaux critiques notamment l'essai *La Parole aux Africaines* ou encore l'idée de pouvoir chez les romancières d'expression française de l'Afrique subsaharienne (1993) que Valérie Cossy analyse, dans une perspective comparatiste, avec l'anthologie *Daughters of Africa* (1992) de Margaret Busby (p. 271–287).

Tout comme Jean-Marie Volet, les coordinatrices prennent comme point de départ de l'étude les années 80, l'idée que la fiction a aussi des liens avec le réel (si ce n'est la réalité) et que la critique est une démarche qui se veut autant personnelle que collective. Dans cet ouvrage, Le Quellec Cottier et Cossy formulent parallèlement l'ambition de rendre visible les œuvres des femmes africaines de langue française. Ainsi, on notera également les lectures d'œuvres de langue anglaise (parfois lues en traduction) comme c'est le cas de la lecture de *Americanah* de Chimamanda Ngozi Adichie par Isabelle Chariatte, des héroïnes noires qui « demeurent malgré tout assez stéréotypées et genrées » (p. 52) dans la création *Marvel* par Anthony Mangeon, du désir des femmes « d'accéder au degré de reconnaissance équivalente à celle des hommes » (p. 328) tout en jouant sur le « travestissement » dans la mode congolaise et la musique sud-africaine par Hanane Raoui et de la représentation du corps des femmes comme « l'opérateur de [la] jonction entre les violences historiques et ses répercussions écologiques » (p. 400) dans l'œuvre de la zimbabwéenne Yvonne Vera comme discuté par Xavier Garnier. Le glissement des titres, de *la parole aux africaines* à *figures de femmes et formes de pouvoir*, se présente ainsi comme un prolongement discontinu d'une pensée de la rupture qui se comprend principalement en situation.

En présentant les quatre parties de l'ouvrage, Le Quellec Cottier et Cossy soulignent les différentes variations du terme *pouvoir* qui « n'impliquent pas la rupture avec les proches ou la communauté, mais plutôt le souhait de négocier une place autre, nouvelle, parmi eux » (p. 13).

Les huit contributions de la première partie, *pouvoir de dénoncer, déjouer les assignations*, sont marquées par des discours d'opposition portés par des figures auctoriales qui tentent de définir un féminisme noir à travers différentes étiquettes. Outre l'entretien entre Calixthe Beyala, Véronique Tadjo et Bessora (p. 131–149), l'œuvre de Lénora Miano occupe une place centrale avec les articles d'Yvette Marie-Edmée Abouga, de Marjolaine Unter Ecker et d'Irena Wyss qui mobilisent notamment le concept d'Afropea que l'écrivaine contribue à redéfinir. Les travaux présentent dans l'ensemble les postures transgressives d'auteures qui jouent avec la tension entre *transgression* et *repossession* (p. 91) de soi (Vincent Simedoh) et la dynamique *régressive* et *progressive* (p. 126) dans les écritures de la filiation (Ninon Chavoz) pour manifester leur volonté à l'*auto-détermination* (p. 102).

La deuxième partie, *pouvoir de participer, histoire et fiction*, porte sur les questions historiques et politiques en prenant le parti d'affirmer des prises de positions plus nuancées. La « dissection de la Venus hottentot » (p. 153) témoigne, dans l'article de Nicolas Bancel, d'un « déferlement raciste et misogyne » (p. 173) des scientifiques européens qui y participent. Pour Eloïse Brière, durant sa mission en Afrique, Lucie Cousturier prend progressivement une position « anticolonialiste » tout en renversant « le regard masculin » (p. 190). Catherine Mazauric montre que l'historienne malienne Adame Ba Konaré « allie savoirs issus de la tradition griotique et constitués à partir de sources écrites [...] afin de produire des associations nouvelles entre positivité occidentale et savoirs vernaculaires » (p. 200). Le régime mémoriel est au cœur des réflexions d'Anaïs Stampfli à propos de l'encyclopédie consacrée aux héroïnes noires par Simone et André Schwarz-Bart, d'Alice Desquilbet et Charlotte Laure sur la figure

de Kimpa Vita dans les œuvres de Bernard Dadié et de Sony Labou Tansi, et d'Émeline Baudet qui montre comment les discours et les politiques d'aide au développement à l'endroit des femmes africaines sont « partiellement ou intégralement remis en cause dans la fiction romanesque » (p. 216) dans les textes d'Emmanuel Dongala.

Les articles de *pouvoir de choisir*, ici réunis avec le sous-titre *performances médiatiques, picturales et cinématographiques*, se rapportent à l'analyse intermédiaire, principalement au rapport entre média et littérature. Lucienne Peiry souligne que le corps « charnel ou abstrait », dans les sculptures et peintures de trois artistes africaines d'origine algérienne, marocaine et sénégalaise, « est à chaque fois métamorphosé, fantasmé, réinventé avec jouissance, imposant sa vie propre » (p. 393). Cette partie tient en outre son unité par le corpus constitué essentiellement d'œuvres sénégalaises d'une part, et par les logiques de choix de la femme qui entend s'émanciper, résister, voire contribuer au développement de la communauté d'autre part. Pour Fatoumata Seck, Alphonse Mendy représente « une version féminine de la débrouille » (p. 313) dans sa bande dessinée Goorgoorlou. Daddy Dibinga met en évidence le fait que les documentaires sur les violences faites aux femmes permettent à celles-ci autant de sortir de l'enfermement que de souligner l'importance du soutien ou de l'accompagnement de certains hommes. Mais c'est surtout la place donnée à la femme dans l'œuvre cinématographique de Sembene Ousmane qui est traitée dans les textes de Benoît Turquety, de Coudy Kane et de Kodjo Adabra.

La dernière partie de l'ouvrage, *pouvoir de résister, rapport de forces*, prend surtout l'écriture comme un activisme qui a des implications politiques. Dans l'article de Moussa Sagna, l'écriture dans le roman de Fatou Diome oscille « entre auto-thérapie et contestation du pouvoir » (p. 447). Cette fonction cathartique et thérapeutique de la littérature ressort dans la contribution d'Éric Touya de Marenne. Celle-ci est manifeste dans les romans d'expériences traumatiques de Véronique Tadjio et Isa-

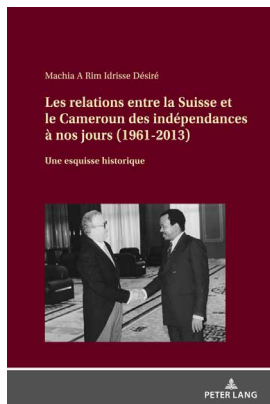
belle Eberhardt chez qui « faire entendre et écouter la voix de l'autre témoigne d'une empathie qui permet d'atténuer les souffrances causées par le génocide et l'exil » (p. 418). Dire *je* dans *C'est vole que je vole* de Nicole Cage-Florentiny permet selon Amantine Herzog-Novoa « une plongée intime dans la féminité » et exprime « une volonté d'émancipation et de révolte » (p. 429) de l'énonciatrice. Pour Koutchoukalo Tchassim, *Les Femmes puissantes* de Marie Ndiaye sont des « êtres en lutte » qui résistent à l'hégémonie masculine tentant de les chosifier et qui développent un « négo-féminisme » (p. 470). *Les Impatientes* de Djaïli Amadou Amal est lu en tant que « miroir de la condition au Nord-Cameroun » par Aïssatou Abdoullah qui publie aussi l'entretien que l'autrice lui a accordé. Christine Le Quellec Cottier prend le même corpus pour comparer la version éditée au Cameroun en 2017 et la version rééditée française (2020) et tire les enjeux de sa réception française.

À la lecture de cet impressionnant ouvrage tant sur le plan de son apport scientifique que sur celui de la visibilité des œuvres des femmes africaines de langue française, on observe que le corps est sans doute le motif qui traverse tout le volume. Ce volume est entièrement en accès libre sur le site de l'éditeur.

CHRISTINE LE QUELLEC COTTIER ET VALERIE COSSY (DIR.) : AFRICANA. FIGURES DE FEMMES ET FORMES DE POUVOIR. PARIS 2022 (CLASSIQUES GARNIER).

Laude Ngadi Maïssa est postdoctorant à l'Université de Lausanne. Contact : lauden-gadi@gmail.com.

LES RELATIONS ENTRE LE CAMEROUN ET LA SUISSE



Le 1^{er} janvier 1960, la Confédération helvétique procède à la reconnaissance diplomatique du Cameroun oriental qui vient d'accéder à l'indépendance. Les deux États établissent peu après des relations diplomatiques en 1961. Un tel rapprochement est sous-tendu par plusieurs enjeux qui favorisent l'intensification des contacts dans trois domaines névralgiques : la diplomatie, la coopération technique et les relations économiques. En s'appuyant largement sur des sources primaires d'origines suisse et camerounaise, cette production historique examine les hauts et les bas de ce partenariat sur cinquante-deux années. Elle expose en outre, de nombreuses pistes qui permettent d'envisager la dimension prospective de cette bilatéralité avec optimisme.

Idrisse Désiré Machia A Rim est un chercheur en histoire des relations internationales spécialisé dans les relations helvético-camerounaises post-indépendance. Ancien boursier d'excellence de la Confédération helvétique, il effectue actuellement des études postdoctorales dans le cadre d'une bourse de l'université de Fribourg en Suisse.

IDRISSE DÉSIRÉ MACHIA A RIM : LES RELATIONS ENTRE LA SUISSE ET LE CAMEROUN DES INDÉPENDANCES À NOS JOURS (1961–2013). BERN 2022 (PETER LANG).

AFRICAN MULTILINGUALISM AND THE AGENDA 2030



Djouroukoro Diallo, Thomas Bearth (Eds.)

African multilingualism and the Agenda 2030 / Multilinguisme africain et l'Agenda 2030

LIT

The UN Agenda 2030 read as a debt of humanity to itself and as an expression of a common commitment to a set of predefined goals from which no one must be excluded (as the Agenda repeatedly states), raises the question of a systemic link, transcending disciplinary boundaries, between failure to provide for needs of linguistic inclusion on the one hand and lingering deficits of adhesion on the other. Stated as a key factor for implementation in the communiqué of the Swiss Research Fair in 2016, sensitivity to language diversity correlates positively with inclusivity and sustainability, as this volume explains and exemplifies through case studies and overviews (in English or French) from a sample of

domains ranging from agriculture to health, education, human rights and ecology, and from digital inclusion to translation and science, thus enabling comparative advantages to turn language barriers into productive interfaces and rampant heteroglossia into a net gain for 'glocal' development.

Djouroukoro Diallo is Postdoctoral Researcher and Lecturer for Applied Linguistics at the Center for the Study of Language and Society (CSLS), Walter Benjamin Kolleg at the University of Bern, Switzerland

Thomas Bearth is Professor Emeritus in General Linguistics and African Linguistics at the University of Zurich, Switzerland.

CONTENTS

Le multilinguisme africain et l'Agenda 2030: Introduction (Djouroukoro Diallo)

The Park Is „Our Thing“. Elucidating a Paradox of Adherence to Environmental Protection in Western Ivory Coast (Thomas Bearth)

Des pratiques scientifiques plurilingues pour inscrire les objets de connaissance dans un développement durable (Anne-Claude Berthoud)

The Waves that Change? Agricultural Advice via Radio in Local Languages: Benefits and Gaps (Paul D.B. Castle)

L'école obligatoire pour tous (EPT) en Côte d'Ivoire: l'apport du Projet École Intégrée (PEI) dans la région du Tonkpi (Joseph Baya)

Éducation bilingue dans le système éducatif de Côte d'Ivoire—enjeux de l'enseignement en langue maternelle et perspectives d'avenir (Ayé Clarisse Hager-M'Boua)

Gouvernance et santé au Mali : La communication médicale dans la commune rurale de Dioro (Djouroukoro Diallo)

Multilinguisme à l'hôpital : Les langues gabonaises à l'hôpital Schweitzer de Lambaréné (Hines Mabika)

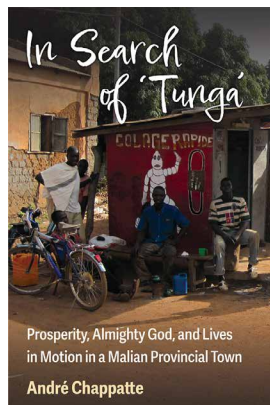
La langue de la justice : quand le passé colonial s'invite dans la salle d'audience (Natalie Tarr)

Interpreter Training in the Kenyan Languagescape (Carmen Delgado Luchner)

Developing Online Resources for African Languages: A Critical Overview (Mohomodou Houssouba)

DJOUROUKORO DIALLO, THOMAS BEARTH (EDS.): AFRICAN MULTILINGUALISM AND THE AGENDA 2030 / MULTILINGUISME AFRICAIN ET L'AGENDA 2030 (SCHWEIZERISCHE AFRIKASTUDIEN - ETUDES AFRICAINES SUISSES, VOL 15). MÜNSTER 2022 (LIT-VERLAG).

THE LIVES OF YOUNG MALE MUSLIM “ADVENTURERS”



This volume on Muslim life focuses on young male migrants of rural origin who move to build better lives in Bougouni, a provincial town in southwest Mali. Describing themselves as “simply Muslims” and “adventurers,” these migrants aim to be both prosperous and good Muslims. Drawing upon seventeen months of fieldwork, author André Chappatte explores their sense of prosperity and piety as they embark on tunga (adventure), a customary search for money and more in a tradition that dates back to the colonial period.

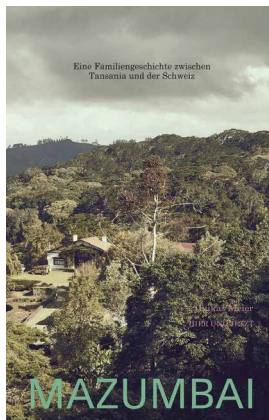
In the context of the current global war on terrorism, most studies of Muslim life have focused on the politics of piety of reformist movements, their leaders, and members. By contrast, *In Search of “Tunga”* takes a perspective from below. It opens piety up to “simply Muslims,” although the religious elites have always claimed authority and legitimacy over piety. Is piety an exclusive field of experiences for those who claim to strive for it? What does piety involve for the majority of Muslims, the non-elite and unaffiliated Muslims? This volume “democratizes” piety by documenting its practice as going beyond sharply defined religious affiliations and Islamic scholarship, and by showing it is both alive and normative, existential and prescriptive. As opposed to studies that build

on the classic historical connections between the Maghreb and the Sahel, the south-bound migration from the Sahel documented in this book stresses the overlooked historical connections between the southern shores of the Sahara and the lands south of those shores. It demonstrates how the Malian savanna, this former buffer-zone between ancient Mande kingdoms and thereafter remote areas of French Sudan, is increasingly becoming central in today’s Sahel contexts of desiccation and insecurity.

André Chappatte is Assistant Professor at the Global Studies Institute, University of Geneva.

ANDRÉ CHAPPATTE: IN SEARCH OF TUNGA. PROSPERITY, ALMIGHTY GOD, AND LIVES IN MOTION IN A MALIAN PROVINCIAL TOWN (AFRICAN PERSPECTIVES). ANN ARBOR 2022 (UNIVERSITY OF MICHIGAN PRESS).

EINE TANSANISCH-SCHWEIZERISCHE FAMILIENGESCHICHTE



Im Jahr 1945 packten Lucie und ihr Mann John Tanner ihre Koffer und verliessen die Schweiz. Sie reisten nicht im Flugzeug, sondern mit Zug und Schiff, entlang der Küste Westafrikas und dann mit der Bahn quer durch den Kontinent. Ihr Ziel war Tansania, genauer: Mazumbai. So lautet der Name einer Plantage sowie eines Regenwalds in den Usambara-Bergen. Der in Tansania geborene Sohn eines Schweizer Sisalpflanzers und die gebürtige Winterthurerin entwickelten den abgeschiedenen Ort zusammen mit den Einheimischen und mit Respekt gegenüber der einzigartigen Natur. Sie produzierten Kaffee, Tee und Chinin, zogen ihre vier Kinder gross und setzten sich erfolgreich für den Schutz des Regenwalds ein. Bis die politischen Ereignisse und

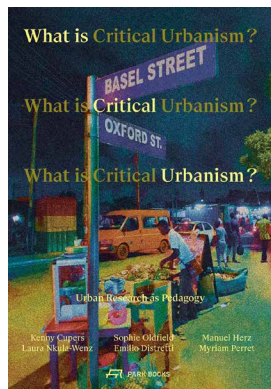
die wirtschaftliche Situation in Tansania sie 1982 zwangen, das Land zu verlassen.

Es ist eine faszinierende Geschichte über Heimat und Fremdsein, über Leben und Überleben in einem der letzten Bergregenwälder Afrikas und darüber, was es braucht, um einzigartige Ökosysteme unseres Planeten zu erhalten.

Lukas Meier studierte Geschichte und Politikwissenschaften an den Universitäten Basel und Bern. Er ist Geschäftsführer der R. Geigy-Stiftung/Schweizerisches Tropen- und Public Health-Institut (Swiss TPH) in Basel. Die Zürcher Fotografin **Lea Meienberg** realisiert international Aufträge sowie persönliche Projekte, unter anderem auch auf dem afrikanischen Kontinent.

LUKAS MEIER: MAZUMBAI. EINE FAMILIENGESCHICHTE ZWISCHEN TANSANIA UND DER SCHWEIZ. ZÜRICH 2022 (HIER UND JETZT).

A TOOLKIT FOR URBAN RESEARCH



Understanding and managing urban change in our global era demands a high degree of specialized and interdisciplinary knowledge. At the same time, city planners, architects, researchers, policymakers, and activists are deeply immersed in the chaotic and often contradictory urban realities that they are asked to address. What is Critical Urbanism? offers an innovative toolkit for engaging these present realities across disciplinary specializations and geographical purviews.

Central to the book is the research and pedagogy of the Critical Urbanisms program at the University of Basel, established in collaboration with

the African Centre for Cities at the University of Cape Town. The program's renowned and emerging urbanists demonstrate the power of working with care and reciprocity across different contexts and institutions, driven by engagement with varied communities of practice. They show how alternative urban futures can be imagined by addressing the historical injustices and global entanglements that shape the urban present. The book is tailored to students, graduates, and teachers of urban studies and related disciplines including architecture, urban design, human geography, architectural history, and urban anthropology.

KENNY CUPERS, SOPHIE OLDFIELD, MANUEL HERZ, LAURA NKULA-WENZ, EMILIO DISTRETTI, AND MYRIAM PERRET (EDS): WHAT IS CRITICAL URBANISM? URBAN RESEARCH AS PEDAGOGY. ZÜRICH 2022 (PARK BOOKS).

THE GUINEO-EQUATORIAL COMMUNITY IN SPAIN

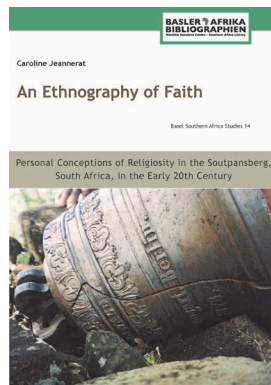


In her book, Sandra Schlumpf provides a linguistic and anthropological perspective on the Equatorial Guinean community in Madrid. In addition to a historical and contemporary overview, the book is about various themes that proved central during sociolinguistic interviews with Equatorial Guineans residing in Madrid, including the multilingual repertoires of the interviewees, differences between Equatorial Guinea and Spain, social phenomena, racism, as well as the lack of knowledge about Equatorial Guinea in the Spanish-speaking world.

Sandra Schlumpf-Thurnherr is Assistant Professor for Ibero-Romance Languages and General Linguistics at the University of Basel. Her focus in research is on Equatorial Guinea. She is the leader of the project «Improving the visibility of Equatorial Guinea as a Spanish-speaking country» funded by the Swiss National Science Foundation.

SANDRA SCHLUMPF: VOCES DE UNA COMUNIDAD AFRICANA POCO VISIBLE: LOS GUINEOECUATORIANOS EN MADRID. MADRID 2022 (DIWAN MAYRIT).

AN ETHNOGRAPHY OF FAITH



Research into the history of Christian missions in the context of colonialism has focused primarily on missions as institutions and on the ways in which people were integrated into the economic, political and ideological spheres of imperial powers. Reduced to an experience occurring within a person, faith was deemed unapproachable by scientific methods. This has, in effect, constituted a silence regarding the everyday experience of religiosity among those drawn to Christianity.

The *Ethnography of Faith* is a detailed study of the ways in which people engage with and experience the religious in order to recognise and understand this suppressed voice of religiosity. In

her analysis of the Lutheran church in the Soutpansberg of early 20th century South Africa, Caroline Jeannerat listens closely to how people describe their own faith and that of others in the archive: in accounts of work done, in texts written for mission publications, in songs composed for church services, in letters and newspaper articles, and in oral memories. A careful reading of this archive—for breaks, for misunderstandings and oppositions, for sentiments of agreement, praise, compatibility and claims of shared experiences—identifies negotiations of meaning which give indications of conceptualisations of faith that stand in distinction to those of the missionaries and their expectations.

Caroline Jeannerat holds a PhD in history and anthropology from the University of Michigan (2007). During the time of her doctoral research, she spent much time in Switzerland frequenting the Universities of Basel and Lausanne in particular. She worked as a postdoctoral researcher at WISER, University of the Witwatersrand, from 2007–2009 and at the Centre for Culture and Languages in Africa at the University of Johannesburg from 2009–2011. From 2011–2013 she was lecturer of history at the St Augustine College of South Africa. Since 2014 she is a freelance academic copy-editor and proofreader. She is also the copy-editor for the *Anthropology Southern Africa* journal and the *South African Historical Journal*.

CAROLINE JEANNERAT: AN ETHNOGRAPHY OF FAITH. PERSONAL CONCEPTIONS OF RELIGIOSITY IN THE SOUTPANSBERG, SOUTH AFRICA, IN THE EARLY 20TH CENTURY. (BASEL SOUTHERN AFRICAN STUDIES SERIES VOL. 14). BASEL 2022 (BASLER AFRIKA BIBLIOGRAPHIEN).